

Jean-Paul Damaggio Vázquez Montalbán Derniers instants (18 octobre 2003)

Tome 2

HISTOIRE

le cri, les pleurs, le chant, le psaume, l'hymne

Manolo, ici je m'adresse à toi, à la date du 18 octobre 2003, comme à un homme disparu, disparaissant et pourtant si présent.

Manolo, tu avais horreur d'une histoire, que tant «de gens bien intentionnés» voudraient sans coupable. La «globalisa-tion», cet affrontement entre globalisés et globalisateurs, comme la mondialisation voit lutter mondialisés et mondia-lisateurs, ne pouvait te barrer la route. Et ta mort dans tout ça ? Juste avant mon départ pour une réunion, ma compagne m'a répercuté le message télé puis, un ami merveilleux m'a aussitôt téléphoné pour m'indiquer que ton cœur avait lâché sans le moindre scrupule. L'aurais-tu trop malmené ? Des personnes font le compte des combats que tu as livré. Plus simplement, je suis devenu orphelin de ton actualité qui fut ton oxygène. J'attendais l'ultime voyage de Carvalho, j'attendais **Milenio** et tu es mort comme a vécu ton héros : sans reporter à demain le combat du jour. Manolo, quand les actualités apprirent ton décès à José Carvalho (dit Pepe), que faisait-il ? Où était-il ?

Après la réunion, pour mieux m'ouvrir l'imagination, j'ai préparé une tarte aux cerises avec des fruits de mon jardin conservés au congélateur. A présent, elle est cuite, son odeur embaume la pièce où j'ai installé mon ordinateur portable, et derrière moi, je sens la douce chaleur d'un feu de cheminée. A être toujours avec le peuple, ton art de référence absent de la liste des sept arts majeurs, fut celui de la cuisine.

Manolo, ta silhouette ne fera plus tache dans tous les salons bien pensants. Fidel Castro lui-même se dira qu'il aura survécu mieux que toi, face à la vieillesse. L'immense plaisir de découvrir une fois, en direct, ta douce corpulence, ne me sera plus offert à nouveau, aussi je garderai à jamais dans ma mémoire, ce moment de ma vie : je te vis tranquillement quitter le petit village de La Grasse dans l'Aude, solitaire, débonnaire et naturel.

Manolo, les actualités ne nous apprendront jamais que tu as eu le Prix Nobel de Littérature. Des amis avaient pensé à toi pour celui de l'année 2003, afin de s'opposer à la candidature de Mario Vargas Llosa. Si un jour j'ai le temps, j'écrirai l'histoire croisée de vos vies. Tu n'as jamais eu, face à toi, le même Gauguin que celui que vient de nous dépeindre l'écrivain péruvien. Comment ne pas croiser les deux romans sur Trujillo : *Galíndez* de MVM et *La Fête du bouc* de MVLI? En attendant ce futur incertain, voici la dépêche d'agence que Vargas Llosa a fait circuler suite à ton décès : « La mort de Vázquez Montalbán m'a beaucoup peiné. C'était une figure qui a profondément marqué la vie intellectuelle espagnole depuis les années 70. Je l'ai justement connu au cours de mon installation à Barcelone en 1970. C'était un personnage d'une fécondité extraordinaire qui utilisait les failles littéraires et intellectuelles que la dictature ne contrôlait pas, pour produire une opposition multiple, intelligente, en utilisant, de plus, un humour corrosif qui fut une de ses caractéristiques. C'était un homme d'une fécondité extraordinaire qui pratiquement embrassa tous les genres de la poésie à l'essai en passant par le roman, et les articles de journaux. Toujours polémique, il fut cohérent avec ce qu'il croyait et il défendit ses convictions politiques, qui, c'est le moins qu'on puisse dire ne sont pas les miennes, d'une manière suscitant toujours le respect et l'attention, y compris de ses adversaires. Par ailleurs, sa personnalité fertile et vivante, sa curiosité pour toutes les manifestations artistiques et idéologiques faisaient de lui, un personnage fascinant, aussi, son absence va laisser un vide très profond dans la vie espagnole ».

Manolo, ce petit détour par cette histoire minuscule ne s'imposait pas, pour évoquer ce que l'Histoire fut pour toi. Mais, pendant qu'Yves est en Sicile, j'ai eu envie de ce retour en arrière, après lecture de ton roman le plus historique qui évoque la famille Borgia dans l'Italie de Machiavel. Je n'ai pas pu le lire en entier, non à cause des boutons qu'auraient pu me donner les révélations sur la vie des papes de l'époque. Au fil des pages, je n'ai su capter le fil directeur d'un

projet pourtant bien ordonné. **César o nada** ? S'agissait-il d'établir un pont entre Barcelone et Rome ? S'agissait-il de remercier les milliers de lecteurs italiens qui sont avides de tes écrits ? Ou au contraire s'agissait-il de les déranger ? Quand tu dis, Manolo, qu'un roman historique c'est un roman qui part d'un événement appartenant à l'histoire et qui intervient sur l'histoire actuelle, je reste sur ma faim avec le cas des Borgia. La puissance des Borgia doit-elle nous ouvrir l'esprit quant au retour du religieux dans nos sociétés ? N'es-tu pas tombé dans le piège que tu condamnes : un roman historique comme simple recreation archéologique du passé afin de fuir l'engagement dans l'actualité ? Que de questions j'avais à te poser pour me les poser à moi-même !

Pour le moment je peux répondre au moins à une : l'explication du vers mis en exergue *le cri, les pleurs, le chant, le psaume, l'hymne*. Plus souvent, pour rendre compte de ton art, les biographes en retiennent un autre qui aurait mieux sa place dans ce chapitre : *vie histoire rose tank blessure* (sans les virgules). Au centre la rose, avec à ses côtés, l'histoire et le tank¹, en en second plan la vie et la blessure. J'ai préféré prendre le chant au centre avec les pleurs qui se changent en psaumes et en arrière plan le cri qui se change en hymne. Rose était ta mère qui devait beaucoup chanter.

MILENIO

la pluie lave plus gris l'horizon

"De la mano a la boca se pierda la sopa » écrivait Luis Carandell. Ce qui signifie, littéralement, que pour aller de la main à la bouche, on perd de la soupe. En bon français, nous disons : « il y a loin de la coupe aux lèvres » (la coupe rime avec soupe !). Laissons la France qui nous replongerait davantage dans les débuts de Manolo que dans sa fin. Même si son dernier roman blanc (blanc, pour dire le contraire des polars, les romans noirs) est un titre majeur de la littérature française : **Erec et Enide** !

Pour suivre la piste, « comment mourir à Bangkok ? », j'ai donc poussé Yves vers Racalmuto en Sicile car la température italienne me semble plus capable de réchauffer nos neurones. En attendant son retour, je continue d'explorer les derniers moments d'octobre 2003 et surtout je vais regarder du côté de **Milenio** qu'Yves évoqua au détour d'une phrase. Pourquoi ? Et si le **trionf** annoncé, sous prétexte d'évoquer la jeunesse du journaliste, signifiait simplement qu'enfin Manolo avait « achevé » Pepe Carvalho, grâce au fameux **Milenio**, le livre depuis si longtemps programmé comme l'ultime, à mettre en scène son héros préféré ? Beaucoup de lecteurs de Vázquez Montalbán, se sont longtemps demandé et se demanderont encore plus, à présent, si derrière Pepe il ne fallait pas voir tout simplement Manolo. La disparition de l'écrivain, au moment même où il finissait la saga de son héros, incitera à confirmer ce rapprochement, sauf que nous savons depuis, grâce à la lecture du roman, que Manolo refusa de tuer Pepe. Après l'hypothèse d'une reconversion professionnelle, il préféra l'envoyer en prison !

Au cours de son grand voyage, Pepe passe encore une fois à Bangkok – le passage ouvre le tome II dans la version espagnole. Pepe remarque qu'au cours des années 70, au nom de Barcelone, les chauffeurs de taxi répondaient, Cruyff, Cruyff. Au cours des années 80 ils répondaient : Maradona, Maradonan mais, à présent, avec les années 2000, ils ne disent plus rien : « Nous ne sommes plus rien » déclare alors Pepe à son bras droit Biscuter.

Dans un article du **Figaro**, récupéré par Yves, Gérard de Cortanze indique une confidence que lui fit Vázquez Montalbán, en 1996, au sujet de la fin de Pepe : « une possible reconversion professionnelle ». Dans **L'homme de ma vie** le détective est bel et bien en phase de reconversion,

¹ Son texte le plus beau fut repris par **Libération** le 22 août 1991 sous le titre *L'insupportable légèreté des coups d'Etat*, avec les tanks d'un coup d'Etat à Moscou qui ne disaient ni le passé ni l'avenir.

obsédé qu'il est par la misère qui l'attend avec la retraite qui vient. Charo elle-même, l'héroïne prostituée, suite à sa reconversion, peut lui dire « tu es l'homme de ma vie ». Il commence son nouveau travail de conseiller mais vérifie ce que nous vérifions tous : nous sommes manipulés. Preuve qu'en vérité le sort de Pepe est réfléchi depuis longtemps mais que les circonstances interviennent dans les décisions de Manolo. J'ai presque envie de relire le livre sous cet angle de la manipulation. Qui manipule, comment et dans quel but ? Quelle est la fonction des idées, des langues et de l'argent ? La fin du livre est étrange : je ne me souviens pas d'un Pepe Carvalho abattant un homme sauf dans le roman fou sur les J.O. de Barcelone, or dans **L'homme de ma vie**, comme à son habitude, il laisse l'enquête sans justice, mais abat un ex-communiste reconverti dans le service des sectes et de l'argent. Cet assassinat lié indirectement à l'enquête fait suite à une ultime manipulation que cet homme voulait lui faire subir. Pour la première fois semble-t-il, Pepe dit « je t'aime » à cette autre femme qui lui avoue « tu es l'homme de ma vie », une ancienne héroïne d'un livre précédent. Pepe est conduit à chercher ce qui pourrait être la vie : s'arrondir sa retraite en acceptant ce nouveau rôle de conseiller ? Partir avec **Charo** ? Partir avec l'autre femme qui s'appelle **Yes** ? Les brutes, les mafias, les voyous ne lui laisseront pas le choix. Quand il n'y a plus de choix, il n'y a plus de vie alors comment pourrait-il être l'homme d'une vie ? Son dernier voyage devient une fuite pour échapper à la police qui veut le condamner pour meurtre !

En fait, Pepe aura été le frère que Manolo n'avait pu avoir. Dans sa série des Carvalho, il se cache plutôt sous le nom de Sánchez Bolín présenté ainsi : *un homme gros, petit, myope, mal habillé*. Après une apparition dans **Les Thermes**, Sanchez revient naturellement dans **Le Prix** où, tout d'un coup, il déclare : « *mais qu'est ce que vous faites là ?* »

Il venait de croiser Pepe Carvalho qu'il connaissait suite à leur collaboration aux **Thermes** dix ans avant. Sánchez nous fait deux fois le même aveu : « Je m'intéresse toujours au monde, mais pas du tout à ma propre histoire. C'est comme si mon histoire s'était achevée et que du passé me soit offerte l'occasion inutile de contempler un futur qui m'est étranger. » Dix ans après, il dira la même chose : « il a trop de passé pour penser au futur ». L'homme qui meurt en 2007 était en fait mort depuis très longtemps !

En vue d'une cérémonie de distribution des prix, Sánchez Bolín subissait aux **Thermes** une cure d'amaigrissement (il fut triste de constater que les pensionnaires ne voulait pas voir à la télé **Le voyage en Italie** de Rossellini). Dix après, dans **Le Prix**, il est aussi gros qu'avant. Quelle cohérence !

Le Sánchez Bolín de 1986, quand s'achève les **Thermes**, apprend que les Américains viennent de récupérer des Archives vieilles de 40 ans : « Vous voyez comme les Américains sont malins. Ils sont garants de la contre-révolution universelle, c'est-à-dire qu'ils seraient très contents si nous mettions fin à l'histoire. Ils contrôlent l'histoire et se disent que c'est le moment d'en finir. Et voilà, ce sont ces gens qui sont les plus anti-historiques, qui se retrouvent avec toute la mémoire culturelle et politique de l'humanité. Dans quelques décennies nous serons de parfaits colonisés. Mais savez-vous ce que je dis ? Que ceux qui vivront après moi aillent se faire foutre. Après moi le déluge, comme disait ma grand-mère. ». L'autodérision poussée à l'extrême, chez quelqu'un qui vit contre tous les déluges !

La vie de Pepe commença avec la culture nord-américaine. Dans **Les Mers du sud**, cette culture sera confrontée à la culture italienne. Mais qu'en est-il de la culture française ? Carvalho enverra Biscuter à Paris pour y suivre un stage sur les soupes. Au détour d'une phrase, Manolo précise qu'en 1989, il lisait en version française « *la seule issue* » un livre sur l'URSS, langue que, par ailleurs, il parlait à merveille comme des milliers de personnes purent l'entendre à la télé ou à la radio. Pour ma part, j'eus la surprise de l'écouter en direct une seule fois ; il démontrait sa maîtrise du français, mais, pour répondre aux questions du public, il souhaitait entendre d'abord leur traduction, en expliquant que sa formation livresque lui laissait la crainte de mal comprendre.

Dans un texte « L'Italie et moi »² Manolo précise : « Quand j'ai abandonné le statut de récepteur passif de produits culturels et que je me suis mobilisé en direction de la culture dont j'avais besoin pour ratifier mes premières impressions sur l'ordre et le désordre du monde, il était quasiment obligatoire de recourir à la culture française démocratique d'un accès clandestin facilité par la proximité de la frontière, et avalisé par le fait que le français était une langue de culture assez habituelle en Catalogne ».

Ce rappel d'une évidence nous permet de vérifier qu'en terme de culture étrangère Manolo commence par la France... et nous allons vérifier qu'il achève son œuvre par la France, comme pour boucler un cycle qui n'est pas que celui de Carvalho. Il achève par la France dans le sens où il désigna le roman d'aventure comme le genre à subvertir à travers les cas d'**Erec et Enide** et du **Voyage autour du monde en 80 jours**. Voilà comment Chrétien de Troyes et Jules Verne se retrouvent à la base de ses deux dernières œuvres, ce qui permet d'observer, qui plus est, un retour vers l'enfance qui aime tant les romans d'aventure. A la sortie espagnole d'**Erec et Enide** en mars 2002, beaucoup furent surpris par la forme matérielle du livre : couverture cartonnée, écriture du titre en caractères dorés et un nouvel éditeur : **areté** ! Manolo avait-il cédé à la tentation du luxe ? Je crus deviner, qu'il s'agissait peut-être de l'ultime roman de l'écrivain, et que, vu sa faible forme physique, c'était comme un cadeau qu'il voulait se faire à lui-même.

A présent, je saisis mieux l'ensemble de la démarche sentimentale. Pour écrire ce roman, Manolo se retrouva au cœur de sa jeunesse, avec la France comme cœur battant, cette même France qu'il cultivait pour faire avancer son **Milenio**. Il s'offrit donc un luxe exceptionnel qui fait penser à un autre, l'achat d'une belle voiture.

Le sens profond de **Milenio**, dont je ne perds pas la trace, c'est ce retour permanent au point de départ, après tout voyage, voyage au cours duquel l'écrivain meurt à Bangkok en pensant peut-être aux derniers éléments romanesques que nous avons peut-être ratés.

Dans son essai **La littérature dans la construction de la cité démocratique**³, Manolo nous précise : « La littérature d'aventure n'est pas innocente. Ce n'est pas cette littérature pour enfants, codifiée par les règles du marché bourgeois. Elle peut se lire de manière innocente et laisser le lecteur au niveau de l'intrigue, l'action et les personnages attractifs ou non. En fait, chaque meilleure littérature d'aventure a été une métaphore de son temps et de la vie de ses contemporains (...) Nous avons une des plus intéressante démonstration de littérature d'aventures fantastiques changées en métaphore de relations personnelles et sociales avec **Erec et Enide** de Chrétien de Troyes ... ». Ensuite Vázquez Montalbán se réfère à **Robinson Crusoe** et appelle même Karl Marx à l'aide pour compléter sa démonstration.

Ecrire en conséquence **Erec et Enide** constitue pour Manolo l'accomplissement d'un désir trop longtemps reporté (voir la référence aux deux héros dans ses premiers poèmes : **Correo sentimental. Respuesta a Enide**), un désir qui commence à se matérialiser avec **Un polaco en la corte del Rey Juan Carlos** (1996) un livre totalement inclassable mais qui fait explicitement référence à Mark Twain et son **Yankee à la cour du roi Arthur** (1889) ; et peut-être une référence à un moindre degré au **Voyage de Ruy Gonzalez de Clavijo a la corte del Gran Jan** (livre mentionné dans son portrait du roman d'aventure).

A relire aujourd'hui la fin de ce voyage à la cour du roi Juan Carlos, j'ai la sensation d'y trouver un résumé de la vie de Vázquez Montalbán, peut-être le résumé qui défila devant ses yeux à l'heure du grand saut. La rencontre avec des amis, la déception causée par une femme, le repas au restaurant thaïlandais à Bangkok (et oui à Bangkok), le fait de croiser Mario Vargas Llosa, l'émotion provoquée par la victoire de la droite aux législatives de 1996, et les dernières lignes renvoyant à sa

² Voir le livre, l'escriva sentado

³ Le livre n'a pas été traduit.

jeunesse plongée dans Sartre et Camus, autant d'éléments qui caractérisent l'homme, l'homme politique.

Ma première lecture de ce livre fut partielle car, ayant eu dans *El País* d'août 1995 ses longs entretiens qu'il publia, et qui étaient à la base de ce voyage, il m'apparut surtout comme un travail journalistique. Une seconde lecture me fit découvrir tout le travail littéraire qu'il représente et la part autobiographique qu'il contient. Nous apprenons même le nom du gynécologue qui donna naissance à son fils David ! Surtout, il annonce son manque de mesure en matière alimentaire, « une carence à laquelle ses cardiologues attribuent la formation de ses ennemis intérieurs et qui, de plus, n'est pas la garantie qu'il n'en tienne d'extérieurs ». Ce manque de mesure, malgré les conseils répétés de ses cardiologues dès 1995 signe par avance la nature de sa fin.

Pour la cérémonie d'hommage, le choix d'une chanson de Brassens, *L'Auvergnat*, me confirme dans cette sensation de décalage entre la France forte de son passé et l'Espagne forte de son dynamisme. Mais l'Espagne vient de me pousser jusqu'au Mexique avec le témoignage de Paco Ignacio Taïbo II. Quand Paco accompagnait Manolo dans les restaurants de Barcelone, ce dernier était contraint d'expliquer aux chefs cuisiniers que son ami sortait d'un hôpital psychiatrique et qu'il ne pouvait donc boire que du Coca-Cola ! Or, pour le dernier repas que Paco prit avec Manolo, le régime fut très strict. Salades, pas de tabac et arrêt temporaire du whisky. C'était suite à une première crise cardiaque, en 1994, quand, avant d'entrer à l'hôpital, il avait rapidement préparé ses chroniques journalistiques pour faire comme si la vie continuait, indépendamment de sa santé. La seconde crise aura été fatale à Bangkok.

DIALOGUE 4 (L'Italie)

– Yves, dans un billet de 2002, Manolo évoqua le mouvement pacifiste contre la guerre en Irak, en souhaitant qu'il s'oppose à la raison d'Etat et à la théologie de la sécurité pétrolière. Il se garda du moindre pronostic quant au succès de l'opération. Dans le billet précédent, sur le même sujet, il disait sa rage d'avoir été malmené par l'introducteur d'Althusser en Espagne (favorable à la guerre) qui lui reprochait son accord avec le pape (opposé à la guerre). Lui, l'athée convaincu et confessé, serait devenu un conservateur idiot ! Ses derniers instants furent-ils occupés par une pensée pacifiste ? Mais venons-en à l'Italie, d'où tu me rapportes des nouvelles fraîches. Pour nous mettre en situation voici une citation de Rossellini, en 1977 : « Je ne suis pas un cinéaste. Même si je possède dans ce domaine une sorte d'habileté, le cinéma n'est pas mon métier. Mon métier est celui qu'il faut apprendre quotidiennement, et qu'on en finit jamais de décrire : c'est le métier d'homme ».

– Sciascia n'est mort comme Montalbán. En fait Sciascia n'est jamais mort alors que Montalbán était mort de son vivant !

– Qu'est-ce que tu veux dire : Sciascia n'est pas mort ?

– A Racamulto où tu m'as envoyé, je l'ai croisé, dans la rue, très exactement dans la même position que celle de la photo où on le voit avec Manolo !

– Peux-tu être plus clair ?

– Oui, à même la rue, une statue très réaliste de l'écrivain le montre en pleine marche sur le trottoir où il devait passer tous les jours, pour aller acheter le pain. De loin, on le reconnaît, on s'arrête à sa hauteur, et il est un vivant parmi les vivants. Et autour de lui d'autres personnes s'arrêtent et bavardent.

– J'avoue que cette histoire me plaît. Mais as-tu eu l'occasion de rencontrer l'ami de Sciascia, Andrea Camilleri, celui qui continue de faire vivre Montalbán en ayant inventé un héros nommé Montalbano ?

– Non, il était en voyage. Je suis passé comme tu me l'avais indiqué au Bar Albanese de Porto Empedocle et c'est là qu'on m'a indiqué son absence. Cependant je ne reviens pas les mains vides quant au sujet qui nous occupe.

- Je te vois en effet chargé de livres. Que vais-je trouver de spécial ?
- En mars 2003, une grande rencontre a rassemblé à Rome Manolo, Camilleri et Saramago qui s'exprimèrent face à cinq critiques littéraires. Dans les actes de cette rencontre publiés en 2005 chez *Nuova Frontiera* tu as ce qu'on appelle là-bas le testament littéraire de Manolo ! Il s'agit de son dernier effort d'analyse littéraire.
- José Saramago le même qui, intervenant à Barcelone, en hommage à Manolo, déclara que son prochain roman n'aurait pas comme dédicace « à la mémoire de Vázquez Montalbán » mais « à Vázquez Montalbán vivant » et c'est bien ce qu'on peut lire en ouvrant *Ensayo sobre la lucidez !*
- D'un homme tu sautes à l'autre...
- Ce livre que tu mentionnes n'est pas le roman qu'ils avaient prévu d'écrire à quatre mains ! Quel dommage ! Maintenant que nous savons Pepe Carvalho en prison, nous pouvons l'imaginer écrivant contre Montalbano, après avoir écrit dix ans avant contre Montalbán.
- On m'a parlé de Salvo Montalbano, c'est vraiment en hommage à Manolo ?
- Oui, Andrea a expliqué que bien que Sicilien, ce nom du commissaire est surtout un hommage à Manolo et à sa posture face à la réalité.
- Au livre apporté, j'ajoute quelques papiers, dont un texte en catalan que je n'ai pu comprendre, publié par *Avui* le 22 janvier 2005 où Camilleri explique son amitié pour Manolo.
- Que du bon travail !
- Et de la Sicile à la Sardaigne, il n'y a qu'un pas. Je te rappelle si tu l'avais oublié, qu'un Sarde fut la référence de Manolo : Gramsci.
- Tu as raison, à la fin de *Pasionaria*, Manolo évoque la liste suivante des modèles du mythe communiste, présentée par Teresa Pamies, une écrivaine catalane : Julius Fucik, Bachir Hadj Ali, Nazim Hikmet, George Orwell, Hô Chi Minh, George Jackson, Pablo Neruda, Ernesto Che Guevara, Jules Vallès et Rosa Luxemburg. Manolo la complètera ainsi : « moi par exemple, j'aurais d'abord cité Gramsci. »
- En Italie, ils le trouvent disciple de Gramsci par son amour pour la culture populaire et les arts pauvres.
- Est-ce que ça nous rapproche ou nous éloigne de la nouvelle question : **qu'est-ce qu'on assassine avec le décès de Manolo ?**
- Qui « on » ? Toi et moi, n'importe qui, ou les maîtres du monde ?
- Manolo l'a dit et répété : tout écrivain est un assassin⁴. Et tout homme qui se respecte doit enterrer les siens avant de partir. Manolo s'y est employé méthodiquement. Les siens, ce sont ceux qui lui permirent d'exister malgré tout. Les siens, il les mentionne aussi dans la formule qu'il aime beaucoup « la communion des saints » pour dire le groupe fraternel. Les siens s'appellent Nèstor Luján, Manuel Sacristán, José M. Valverde, M. Castellet. Quatre écrivains inaccessibles au lecteur français ! Quel malheur ! Je pense par exemple à *Casanova o la incapacitat de la perversió* de Luján. Que de merveilles nous perdons chez nous qui sommes pourtant si près de Barcelone !
- Donc, quand Manolo meurt, la question n'est plus de savoir qui le fait disparaître du monde des vivants mais qui disparaît AVEC lui ?
- Et si la réponse était dans *L'Auvergnat*, cette fameuse chanson de Brassens invitée à son hommage posthume ?
- Tu parles par énigme ! En Italie, Manolo était tout aussi présent dans les journaux qu'en Espagne. De *Il Manifesto* de la gauche radicale, à *La Stampa* de la droite centriste, tout le monde voulait se l'attirer à lui. Un fana de sport avait conservé la publication dans *La Stampa*, d'un feuilleton estival écrit au rythme même des J.O. de Barcelone, ce qui donnera un livre

⁴ « – Monsieur Sánchez Bolín, vous qui êtes un auteur de romans policiers, dites-moi qui est l'assassin ? – Dans les romans policiers, c'est toujours l'auteur qui est l'assassin. » lit-on dans *Le Prix*.

totallement fou qui deviendra **Sabotage olympique**. J'y ai compris enfin ta référence à la subnormalité qui pourrait être une référence au surréalisme.

– Ma référence au **Manifesto** à propos du Chili, prouve que l'Italie est aussi au cœur de ses derniers instants, mais apprendre la présence de Manolo dans **La Stampa**, et en plus pour un feuillet, ça m'en bouche un coin ! Pourquoi cette envie d'être partout ?

– Regarde, je t'ai rapporté les pages en question, qui sont du délire.

Yves tout heureux de l'intérêt provoqué par sa découverte montre les pages en question.

– Mais alors, comment l'ami de Manolo, Rosa Mora a-t-elle pu présenter une étude de **Sabotage olympique** comme si le texte avait été écrit un an après les J.O., quand les dieux avaient rejoint leur Olympe ?

– Du feuillet au livre, il y a eu quelques modifications, ajustements et recentrages. Voici le quatrième épisode du 28 juillet 1992 avec en photo Marlène Dietrich et Steven Spielberg, précise Yves qui donne la page équivalente du livre.

– Je constate en effet peu de modifications entre la version du 28 juillet et celle du livre mais une simple remise en perspective. Il ajoute un couplet contre les théologiens de l'alimentation mais rien de surprenant. Puis Carvalho indique déjà : « Je me reconvertis, car je voudrais percevoir les bénéfices de la convergence sociale dérivée des accords de Maastricht ».

– La photo de Spielberg s'explique par cette réplique de Carvalho à la culturiste qui l'invite à faire l'amour : « J'aurais l'impression de me taper les effets spéciaux d'un film de Spielberg », note Yves.

– Marlène Dietrich est appelée au secours de manière tout aussi humoristique : « De près l'impression se confirmait, la culturiste aurait pu être Marlène Dietrich à une période quelconque de sa vie entre 30 et 90 ans ».

– Mais que dit réellement celle que tu appelles Rosa Mora ? demande Yves mis en appétit.

– Elle reconnaît que le livre a été publié en feuillet dans **El País** puis, fait du travail de Vázquez Montalbán, une présentation ordinaire.

– Avant de me commander une mission, laisse-moi le temps de me plonger dans la lecture de quelques polars de Carvalho.

– Comme je vais devoir me plonger dans les lectures que tu viens de m'apporter, c'est avec plaisir que je renvoie, à plus tard, la poursuite d'un plan d'action qui n'existe même pas !

– On m'a donné aussi un texte en français arrivé en ces lieux lointains sans qu'on sache trop comment. Il s'agit d'un dialogue imaginaire entre Sciascia et Montalbán, autour de la question du cinéma : Sciascia ayant eu les honneurs du cinéma qui manquèrent à Montalbán⁵.

ITALIE

*je partirai en hiver
quand les racines deviennent faibles
et que les corps cherchent les routes du sud*

Camilleri (né en 1925) et Montalbán se sont vu pour la septième fois à Brescia. C'était peu de temps avant la disparition du Catalan envers qui le Sicilien avait une dette : la découverte de la structure du roman **Le pianiste** lui avait permis de résoudre la structure de **Un birraio di Preston**. En remerciement, son commissaire favori prit donc le nom de Montalbano sans pour autant ressembler à Pepe Carvalho, l'enquêteur privé cher à Manolo. Leur amitié, telle que la présente Andrea, dit mieux que tout qui était Manolo : un être plus soucieux du métier d'homme que du métier d'écrivain. Aussi, à l'heure du décès, qu'importe l'écrivain quand l'homme ne peut plus

⁵ Ce texte se trouve en annexe.

porter un cadeau à son petit-fils prénommé comme son fils, Daniel ! Camilleri eut la chance de visiter Barcelone avec Manolo au moment où il devenait grand-père. Il indique : « Mais jamais, jamais je ne pourrai oublier la façon impétueuse, ironique, humble, et joyeuse par laquelle il m'annonça qu'il devenait grand-père ». Camilleri évoque ce fameux livre à quatre mains dont il reste quelque part des fax comme première ébauche sans suite d'un livre qui ne pouvait s'écrire « qu'en se regardant entre quatre yeux » et ils n'en eurent pas le temps. Camilleri apprit la mort de son ami au moment où l'éditeur Frasinelli lui faisait porter l'édition toute chaude en italien de **Happy end** dont le sous-titre est : « Mais l'histoire ne s'arrête pas là ».

Ce métier d'homme laissa Manolo ingénu, surtout face à l'amour que lui vouait l'Italie. Voilà pourquoi il était impératif d'aller y chercher comment, parfois, il pouvait s'égarer.

En 1998, la première rencontre entre Manolo et Andrea eut lieu à Bologne dans le cadre d'une fête de **L'Unita**, le journal des anciens communistes, avec un débat animé par Massimo d'Alema, le secrétaire du parti en personne, qui acceptait pour une fois de jouer les seconds rôles, en pensant sans doute en retirer quelques bénéfices politiques. Alors que Manolo venait d'écrire contre Felipe Gonzalez les articles les plus saignants, il se trouvait très bien en compagnie de d'Alema, une des versions italiennes du premier ministre espagnol !

La notoriété de Camilleri, qui le plaça en tête des ventes avec parfois cinq livres dans les dix premiers, un succès n'ayant rien à voir avec une publicité tapageuse vu le petit éditeur qui l'épaulait, se produisit avec ses 73 ans. Manolo avait envisagé d'entamer une nouvelle carrière à 70 ans en utilisant un pseudo, son ami Andrea pouvait l'y encourager, mais ce serait faire peu de cas des différences alimentaires existantes entre Pepe et Salvo. Le Sicilien précise : « Les repas de Carvalho me font peur ! Comprends une chose : je ne peux manger comme je mangeais avant ! En écrivant, je fais un transfert sur Montalbano, je lui donne à manger des plats fantastiques qui pour moi seraient mortels, comme des sardines farcies. La peur de Montalbano devant les repas de Carvalho correspond à la peur de son auteur ! ». Ceci étant, si l'alimentation de Camilleri semble plus mesurée que celle de Manolo, en matière de cigarettes le Sicilien, avec trois paquets par jour, garde une bonne avance. Sauf que l'alimentation en question n'a pas permis à Manolo d'atteindre les 70 ans !

Comment situer Sciascia dans ce contexte ? Manolo le rencontra sur la fin de sa vie et en 1991, il le célébra avec une immense émotion dans son billet d'**El País** : « A partir d'un certain âge les écrivains deviennent imperméables aux autres écrivains. Le narcissisme d'un écrivain mûr est plus coriace et moins innocent que celui d'un jeune et pourtant, parfois, par une faille dans la générosité perdue du lecteur, des littératures inévitables s'introduisent dans leur vie. »

Il trouva en Sciascia un grand écrivain politique et comme par ailleurs il aimait l'Italie...

Il aimait l'Italie depuis sa rencontre au début des années 60 avec Myriam Sumbulovich qui arrivait des Etats-Unis où elle avait fait quelques études et qui passait par Barcelone avant de rentrer à Milan. A ce moment-là Manolo traduisit un brin l'italien pour gagner quelques sous. Cette juive barcelonaise deviendra la traductrice de Manolo sous le pseudonyme de Hado Lyria, et c'est elle qui organisera la rencontre avec Sciascia. Manolo sera heureux de pouvoir lui préfacer un livre de poèmes qu'il l'incita à publier pendant plusieurs décades. Et à parler de préface nous pourrions revenir à Camilleri, préfacé par Manolo, comme à tant d'autres personnes que l'écrivain catalan encouragea par ce moyen, aussi bien pour trouver un éditeur que pour trouver des lecteurs (les deux vont ensemble, d'accord !).

Le biographe de Sciascia, Matteo Collura⁶ n'oublie pas de mentionner l'ultime rencontre de Leonardo avec Manolo, Leonardo qui en 1984 avait fait traduire chez Sellerio **L'assassinat au comité central**. Sciascia se savait à l'article de la mort et les deux écrivains se sont embrassés en pleurant.

⁶ Il maestro di Regalpetra, vita di Leonardo Sciascia, Matteo Collura, Longanesi, 1996

La Sicile s'imposait comme référence à Leonardo et à Andrea mais Andrea décida de s'imposer à la Sicile, au nom des beautés de la vie qui s'y trouve (sans masquer les drames), alors que Leonardo y voyait surtout toutes les mafias du monde (sans se masquer les autres réalités uniques).

Est-ce Barcelone qui s'imposa à Manolo ou Manolo qui s'imposa Barcelone comme œuvre ? Le Barcelonais échappa souvent à Barcelone même si, sous le nom de Boston ou Prague, on retrouve la capitale catalane. Sa fuite vers le Sud fut bien réelle. Les Siciliens peuvent rester sur place pour être à la fois le Sud et le Nord, ce qui rend peut-être la pulsion de fuite inutile !

La différence majeure entre le commissaire Montalbano et le privé Carvalho ne tient pas aux statuts opposés (public et privé) qui les font agir, mais au fait que Montalbano en reste toujours à Vigata, cette ville sicilienne créée de toute pièce.

Carvalho ayant été membre de la CIA, traîne avec lui des dizaines d'heures d'avion. Il partit à Bangkok en 1982, en se souvenant clairement d'une mission antérieure avec l'agence nord-américaine, qui doit remonter à 1969-1970, car elle fut la dernière avant son retour définitif à Barcelone. Un peu comme si Bangkok était destinée à clore des destins.

Quant au texte de la rencontre qui a rassemblé à Rome Manolo, Camilleri et Saramago publié en 2005 chez *Nuova Frontiera* pourquoi a-t-il fallu que je m'égarer ! J'espère le retrouver avant la clôture de ce travail.

Je ne peux conclure sans m'arrêter sur un mot *poliedricita, poliédrico* qui a rapport avec le polyèdre mais en tant que forme de pensée. Certains en profiteront pour dire qu'en France, on est un peu trop carré pour dire cartésien.

FEMMES

*jamais on ne traverse le miroir
de sa propre mémoire*

Mes dernières pensées furent-elles pour Ana sa compagne et pour les femmes en général ? Avec *Le Labyrinthe grec* le lecteur découvre un Carvalho sous le charme d'une française aux « cheveux bruns miel aussi épais que le meilleur des miels bruns » cheveux qui deviendront à la fin « cheveux couleur de miel ». Carvalho préférerait-il les brunes ? Il avait un faible pour les blondes à la mode Tana Turner. Dans son entretien avec J. Satué, après avoir évoqué ses périodes Laura Antonelli, Faye Dunaway et Sharon Stone, Manolo répond à une question sur Cindy Crawford et explique que peut-être, pour avoir vécu dans un pays de brunes, il préfère les femmes au teint plus clair.

Côté masculin, Vázquez Montalbán ne cesse de se référer à Humphrey Bogart. Toujours dans le *Le Labyrinthe grec* c'est un Français qui dit à Carvalho : « Je vous vois en Humphrey Bogart » et celui-ci de répondre : « Je n'ai aucune mémoire cinématographique. Je place Elisabeth Taylor sur le même plan que John Wayne, Anita Ekberg ou la chienne Lassie ! Je serais même embarrassé pour vous dire si c'est Elisabeth Taylor qui traverse toute l'Angleterre à quatre pattes en se fiant à son flair, dans *Courage Lassie* ». Dire que Galíndez ressemblait tant, lui aussi à Humphrey Bogart ! Mais le Français du roman ne se laissa pas démonter par l'affichage d'une telle crasse intellectuelle et répondit : « La littérature et le cinéma nous aident à imaginer et à reconstituer notre vie et notre mémoire » (le retour du cinéma et de la mémoire ?)

Vázquez Montalbán, indépendant des dires de son « frère », le voyait très bien joué par Jean-Louis Trintignant ou Philippe Noiret. Mais voilà, la France pense si peu à l'Espagne !

Le lundi 28 Avril 2003 pendant que je roulais de Carnac vers Angeville, Vázquez Montalbán volait de Madrid vers Buenos Aires ce qui ne pouvait l'empêcher de rédiger son billet que mon marchand de journaux n'a pu me récupérer. Je suis allé le retrouver dans sa chronique de *Interviú*, puis dans *Página 12*, le journal argentin qui évoquait les dernières heures d'une surprenante campagne électorale. Le prétexte du voyage du Catalan ? La présentation de son dernier roman *Erec y Enide*.

Quel est le contenu de ses propos à *Página 12* ? Les mêmes histoires sur le rapport culture-réalité, le je et le nous, l'actualité et l'histoire.

Et le roman, responsable du voyage ? En tant qu'étudiant, Vázquez Montalbán tomba en admiration devant Chrétien de Troyes en écoutant un de ses professeurs. Pourquoi ? Pour le rapport à l'amour qu'il y trouvait. « Il n'y a pas d'amour sans se tromper sur soi-même ». Voilà peut-être une des clefs du personnage qu'il est cependant difficile de traduire car le mot castillan qu'il emploie *autoengaño* n'a pas d'équivalent réel en français. Nous connaissons, dans notre langue, l'auto-dérision mais pas l'auto-erreur. Comme si l'erreur ne venait que des autres. Dans le roman, *Moi, Franco*, le traducteur Bernard Cohen propose, pour *autoengaño*, le mot *aveuglement*, terme pour évoquer aussi des questions amoureuses. L'aveuglement de l'homme sur lui-même le conduisit à faire ce qu'il faut éviter, se moquer de son âge. Dans ce texte, il mentionne l'autre face de l'aveuglement, *el desamor*, terme qui commence à s'utiliser en français avec le *desamour*.

Dans le roman *Erec y Enide*, l'amour est vécu à plusieurs étages. Au départ, le professeur tient le discours culturel propre à Vázquez Montalbán lui-même. Pendant ce temps son épouse préfère s'en tenir au sens du réel, comme préparer concrètement les achats de Noël pour sa famille. L'amour est vécu à un étage « inférieur », dans les maquis d'Amérique centrale, entre le fils adoptif du professeur, et l'amoureuse de ce fils. Ce combat concret à travers l'Amérique centrale rencontre des adversaires semblables à ceux du roman de Chrétien de Troyes *Erec et Enide*. Peut-être aurais-je le temps de faire cette lecture croisée qui met à sa juste place le mythe de l'amour courtois cher aux troubadours et à leurs défenseurs ?

DIALOGUE 5 (La religion)

Qu'est-ce que Yves a retenu de ses lectures ? Il faut qu'on se retrouve pour confronter nos références, d'autant que j'ai des questions à lui poser sur la religion.

– Yves, le 5 mai 2003, Eduardo Haro Tecglen indique dans *El País* « Pour beaucoup il est aussi facile de croire que pour moi de ne pas croire ». C'est sa réaction face au voyage du pape dans son pays. Eduardo profite de l'occasion pour observer qu'on n'est pas athée de la même façon suivant les trois religions, juive, musulmane et catholique. Au même moment, Vázquez Montalbán n'a pas repris ce thème pour son billet, enfermé qu'il est dans le pacifisme ! As-tu des observations à faire sur ce point, je me souviens que les questions religieuses avaient attiré ton attention dès le début ?

– Ce voyage du pape a été sponsorisé par Mac Do, l'entreprise impérialiste modèle d'un système que le pape dénonce, et vient de dénoncer encore, avec la guerre en Irak ! Ce voyage célébrait la canonisation de cinq saints espagnols parmi les moins démocrates. Au même moment, à Oviedo, le prix Prince de Asturias était décerné à un prêtre péruvien fondateur de la théologie de la libération, Gustavo Gutierrez, récemment entré chez les Dominicains pour mieux éviter les persécutions papales suscitées par son principe de base depuis 1965 : « près des pauvres et loin du Vatican ! ».

– On se croirait dans l'actualité de 2007 !

– Visite d'autant plus phénoménale à présenter qu'elle rassembla un million de personnes. En cette année 2003 qui ouvre le débat sur la Constitution européenne, le pape – et ce voyage le sert – veut, avec les restes de la démocratie chrétienne, imposer la référence aux valeurs chrétiennes. Visite d'autant plus symbolique

qu'il a rencontré le responsable du PSOE. Nous savons aujourd'hui que cette rencontre n'évita pas la guerre actuelle entre papauté et PSOE.

Cette discussion nous renvoie au début de la vie de Manolo, ce qui me rappelle une étape qu'il faut mentionner ici.

– Manolo travailla d'abord avec des chrétiens de gauche dans un cadre fortement laïque. Le 10 juin 1996, il rend hommage à son professeur Valverde⁷, en refusant le ton nécrologique, pour le ton belligérant. Ce professeur enleva le christianisme des mains de l'Opus Dei pour le rendre aux hommes en tant que théologie de la libération et fonda le **Felipe** (Front de libération du peuple). Cette petite organisation, un peu comme le PSU en France, forma beaucoup de dirigeants politiques de haut niveau. Valverde a son nom de rue à Madrid, c'est là où se trouve ma pension, quand je vais dans la ville. Depuis, le monde a bien changé : « La chute du mur de Berlin a permis de rendre plus hautes les mosquées, les synagogues et les cathédrales » aimait-il répéter.

– On dit qu'à l'approche de la mort le sentiment religieux se fait plus pressant ! C'était sans doute peu le cas de Manolo mais quels rapports entre ce religieux et la religion du foot ?

– Même si ta passion c'est plus le rugby que le foot, il me semble que tu es mieux placé que moi pour répondre à cette question qui est d'ailleurs le but de notre rencontre.

– Les dieux du stade révèlent depuis des décennies que le foot change de nature, pourtant il continue de passionner les foules. Les équipes cessent d'être locales, mais, même internationales, les hooligans restent plus actifs que jamais. Le marché fait la loi à tous les échelons du foot mais le geste du buteur marquant un but conserve sa magie. Manolo combat les religieux mais garde, pour les religieux du foot, une certaine sympathie.

– Est-il prisonnier de son enfance ?

– Il me faudrait lire son bouquin sur le foot. J'ai appris que sa partie « philosophique » avait été publié en Italie avant l'Espagne et je ne suis pas surpris par l'absence de traduction en France. Inversement, sur le peintre Gauguin, il publia un livre en France qui ne semble pas être traduit en Espagne. Chaque pays a ses particularités et peut-être faudrait-il se tourner vers un autre monde ?

– Je n'avais pas envie de me tourner du côté anglo-saxon, mais je vais m'y résigner.

– C'est inévitable puisque ses derniers instants il les passa dans le monde « anglo-saxon » !

– Oui, mais nous savons tous les deux que nous n'irons jamais en Australie... du côté de l'Adélaïde que chantait autrefois Jaques Debronckart.

– Tu trouveras bien dans la presse de ce pays quelques échos de son passage ?

– Je vais m'y employer. Peut-être existe-t-il un dernier entretien ?

– Pour mieux étudier encore les dernières obsessions, voilà quelques projets. De mon côté, à la lecture de ton dernier chapitre (la religion s'infiltré tant et plus dans les livres), j'ai envie de creuser la question de savoir s'il n'est pas mort en macho convaincu, si, au dernier moment, un fantasme de femme n'est pas venu le calmer.

– Tu as raison, et je repense à sa réponse à la question : Quels sont vos méthodes de travail ? Entre 9 h et 5 h ou dans l'attente des muses ? Il indique alors : « Quand les muses arrivent elles me déconcentrent et je n'écris plus. Surtout si elles sont blondes ». L'idée risque de nous obliger à gratter plus encore le vernis que Manolo se verse sur lui-même, et je me dis en conséquence que l'Argentine devrait aussi être une de tes destinations.

– Pourquoi l'Argentine ?

– A cause des mères, grand-mères et autres femmes de la Place de Mai. L'avant-dernier Pepe Carvalho se déroulait en Argentine. Ignorant de ce pays, il alla seulement pour y poser des questions. Le CONSTATADOR. Il ignorait beaucoup de choses, mais savait qu'on y trouve l'historien insurgé par antonomase, Osvaldo Bayer, un anarchiste de grand talent. Manolo utilise

⁷ Chronique d'*El Pais* pour le décès du poète « qui ne veut pas employer un ton nécrologique mais tout au contraire belligérant à l'intérieur de la pratique et de l'utilisation du langage ».

souvent le terme d'antonomase qui signifie ici que dire Bayer c'est dire historien insurgé comme de dire Harpagon c'est dire avare.

– Nous n'aurons fait, au bout du compte, que constater sa mort (ou sa vie, c'est selon).

Les deux amis s'étant réconfortés ils repartirent chacun avec quelques courages.

ANGLO-SAXON

Texte commémoratif de l'édification d'une ville en formica, dotée d'une centrale ordonnatrice de bonheur urbain électrosonique obtenu afin de contrecarrer l'effet d'un ciel mort, sans oiseaux, ni étoiles, ni amures, où ni la peur ni le courage n'avaient leur place.

Puisque le 17 octobre, il revient de Sydney, je ne peux oublier la langue anglaise et le monde anglo-saxon si cher à Manolo. Une langue de plus parmi les vingt-quatre qui servirent à traduire les œuvres de Manolo (n'étant pas traduit en Chinois, il avait l'assurance qu'au moins la moitié de l'humanité ne pouvait le connaître !).

Les documents ramenés par Yves (le texte en italien du sabotage olympique) viennent de me pousser vers la question des anglicismes dont un les résume tous : **sport**. Le voyage de ce mot est splendide. Il se retrouve en italien comme en français. Les Espagnols usent un terme ou je sens presque sport, *deporte* qui autrefois signifiait plaisir, amusement, en prenant sa source dans le latin *deportare* qui désigne le déplacement d'un point à un autre comme si, déjà, le voyage était à la base du plaisir sauf que la déportation est un voyage sans sport. Ne pensons plus aux déportés du travail ou aux autres, les déportés sans retour, un peu comme si le mot en guise de mouvement indiquait la fin de toute porte ! Comment en arriver maintenant au mot sport devenu si phénoménal ? Ce mot anglais vient en fait de l'ancien français desport pour dire divertissement. Cet anglicisme signifierait donc essentiellement que le divertissement s'est fait anglo-saxon comme tant d'autres événements ?

Oui, le chewing-gum est partout. *Slip* fut le premier anglicisme croisé dans le feuilleton en italien sur le sabotage olympique, puis j'ai eu droit à *night-club*. J'ai bien aimé les portiers des boîtes de nuit dotés du nom de *buttafuori* : au moins c'est franc, ils sont là pour te pousser-dehors ! Plus poétique est le *sky-line* cher à Vázquez Montalbán. Le *sky-line* pour dire la ligne du ciel, l'horizon ? Non, pour expliquer l'image d'une ville présente sur une carte postale. La ville des villes s'appelle dans ce cas New York. Paris c'est la Tour Eiffel ou les ponts sur la Seine. New York ressemble plutôt à une perspective, à un horizon, au *sky-line* sans équivalent. Je me régale de la langue italienne pour y trouver de l'anglais dans un texte venant de l'espagnol ! En fait, le plaisir linguistique qui a fait ma vie, échappe à une langue pour les croiser toutes. Les circonstances font que l'approche passe aujourd'hui par l'italien de mes entrailles, mais il reste une porte sans serrure, dont je cherche toujours la clef, et par exemple les mots impossibles que m'offrent Vázquez Montalbán. Le premier jour, *zampagnari* pour dire les cornemuseux, puis le lendemain, *cianfrusaglie* pour les breloques. Et le français, a-t-il sa place dans ce **sabotage olympique** ?

Avec le confit d'oie ! Dans la version livre du feuilleton, l'auteur accentuera cette présence culinaire du français en décidant que le bras droit du héros, qui avait d'abord été envoyé en vacances en un lieu incertain, participait en fait à un stage sur les soupes à Paris. Manolo indiqua, il y a déjà très longtemps : « Lutter contre le hamburger peut paraître idiot. Ce n'est pas une question de survie de

telle ou telle culture gastronomique mais une question de philosophie. Le hamburger le ketchup c'est la même volonté d'uniformiser le monde »⁸. La lutte des classes au cœur de la gastronomie !

Mais en Australie, sur ses derniers instants, que trouve-t-on ?

Il s'appelle Héctor Brau, un Catalan des antipodes, il a pu réaliser un entretien avec Manolo juste avant qu'il ne prenne l'avion fatal, un entretien que *La Vanguardia* a pu publier une semaine après sa mort, le 20 octobre 2003. Si j'avais raté cette rencontre, j'avais raté tout ce livre. Quand Héctor lui pose la question sur sa façon de travailler, Manolo répond qu'il travaille seul et que

« pour le temps qui lui reste de lucidité, il finira en solitaire ». Alors le journaliste réagit ainsi :

« Nous espérons qu'il vous reste beaucoup d'années de lucidité » et voici la réponse :

« Je ne pense pas qu'il m'en reste beaucoup quand je constate que je commence à faire des âneries. J'espère que les résultats du Barça continueront de m'intéresser en tant que symptôme qui prouve que je conserve encore une certaine énergie ».

La mort n'est rien d'autre que la perte de la lucidité, et l'attention au foot le critère de son évolution ! L'article s'appelle *Manolo dixit* et je n'ai vu aucun titre plus consistant. Tout Manolo y est rassemblé en deux pages : le journaliste d'abord (celui qui aime lire le lendemain, le texte qu'il vient d'écrire), le politique (celui qui cherche une alternative), le voyageur (tranquillisé par son séjour à Sydney qui lui confirme ce qu'il a écrit dans *Milenio*), l'écrivain (celui qui reste avec des tonnes de projet)...

Oui, nous apprenons que Manolo est décédé tranquille quant à l'ultime Carvalho à paraître mais en laissant d'étranges projets qui devaient peut-être recommencer sa vie. Il évoqua ailleurs un retour sur les exploits du jeune Carvalho mais là il évoque un autre retour : « Ça m'enchanterait de pouvoir récupérer un roman radiophonique que j'ai écrit il y a trente ans : María Hitler. Elle est une espèce de dirigeante terroriste internationale, fille d'une militante d'une section féminine de la Phalange et de Hitler ».

Héctor se révèle un bon journaliste car en matière politique il pousse Manolo vers le cœur de la question. L'écrivain barcelonais évoque l'altermondialisme et les nouveaux mouvements sociaux comme preuve qu'une alternative est en marche mais Héctor indique alors : « Et la traduction politique ? » car en effet la société semble distribuer les rôles : aux perdants l'agitation sociale, et aux gagnants la fonction de direction politique contraire aux revendications. La réponse de Manolo sera creuse :

« Le pessimisme avec lequel s'est achevé le XX^e siècle, quand il semblait qu'il n'y avait plus aucune possibilité de changement et qu'était morte toute idée de progrès – l'optimisme historique ayant perdu alors tout sens - paraît se transformer en ce début du nouveau siècle en nouvelle espérance ».

Manolo voulait-il se convaincre que ce fameux Milenio serait nécessairement un tournant ? Pourtant il reconnaît en même temps, ce que nous savons tous « avec l'âge tout devient relatif ». Mais puisqu'à 20 ans Manolo voulait écrire comme quelqu'un de 40, peut-être qu'à 60, il pouvait se mettre à écrire comme quelqu'un de 30 ? Avec quel pseudo ?

L'entretien avec Héctor donne un élément de biographie que je ne connaissais pas : l'écriture d'au moins deux livres clandestins sur Franco, *El libro pardo del General* et *Los demonios familiares de Franco*. Franco comme obsession d'une vie !

A Sydney, ils ont *le Sydney Morning Herald* que je n'ai pu lire pour savoir comment ils présentèrent le passage de Manolo dans leur ville. Sans doute Dr Vek Lewis assura-t-il la réception du Catalan. Si mes informations ne me trompent pas, il aurait travaillé sur la déconstruction de

⁸ On peut lire dans *les mers du sud* qui date d'avant 1980 : « Avez-vous lu *le communisme sans croissance* de Wolfgang Harrich ? Il prévoit : « Si le rythme actuel de développement se poursuit sans changements, l'Humanité disparaîtra dans deux ou trois générations ». »

l'imaginaire de Barcelone par Montalbán. J'apprends par ailleurs qu'un film en anglais a été tourné à partir de **Galíndez** par Harvey Keitel.

De Sydney à la Grande-Bretagne, j'ai envie de me pencher un brin sur le cas de son éditeur à Londres **Pete Ayrton**. Il emploie seulement 5 personnes, se concentre sur les traductions, comme le fait **la Fosse aux Ours** en France, il est lui-même traducteur du français et de l'italien. Pour Montalbán, il travaille petit à petit pour faire connaître la série de Carvalho mais il est difficile de traduire les auteurs de roman policier qui utilisent souvent un vocabulaire de la rue pas très présent dans les dictionnaires. Si Manolo est bien repéré comme militant de la gauche critique, ce n'est pas l'essentiel du travail de l'éditeur, plus porté sur une autre marginalité : l'érotisme. Quant à l'UNESCO, dans son *Courrier* elle publia en anglais un entretien dès 1998 dont la première question est symbolique d'un mode de pensée : « Dans les moteurs de recherches d'Internet on trouve 200 entrées pour Manuel Vázquez Montalbán ! » Bien sûr, l'écrivain s'en moque d'autant qu'il n'a pas commencé vraiment à se servir de l'outil. Plus utile, la question suivante sur la position littéraire de l'auteur, qui fait dire à Manolo : « Toute la littérature mondiale est divisée en deux : les romans avec détectives et les romans romantiques. Vous pouvez prendre n'importe quel titre, il s'agit soit d'une enquête (investigation), soit d'une histoire d'amour. » Dans ce contexte, le succès de Pepe provient du fait que la transition en Espagne, dont il est le reflet, a été plus symbolique que d'autres dans la transition générale du monde qui va des années 60 (*peace and love* + luttes sociales) aux années 2000, devenues les années du fric roi. Une fois de plus Manolo se trouve face à cette question : Carvalho doit-il mourir ? Rappelons que Carvalho n'est pas le détective immobile que l'on trouve dans d'autres polars, mais le détective qui vieillit au même rythme que tout un chacun. Logiquement, il a une fin mortelle, celle de Manolo ? Vázquez Montalbán répète donc que physiquement Pepe, à l'approche de l'an 2000, ne pourra plus faire son travail. Alors, en faire un retraité, un espion à la solde des nouveaux pouvoirs ? Le suspens continue mais il semble clairement que du vivant de Manolo, Pepe ne pourra mourir !

Puis, dans l'entretien en anglais, vient l'inévitable référence : T.S. Eliot ! Manolo travaille comme ce poète : il accumule du « matériel » plus ou moins consciemment, puis, à un moment, le processus créatif se met en marche et ça donne un livre. Salvo Montalbano aussi connaît Eliot : « Mais comme disait Eliot dans son poème, à propos de Fleba, un Phénicien mort noyé : « Gentil ou juif / ô toi qui dévies ta route et regardes la direction du vent / pense à Fleba... », lui, à ce mort sans nom il continuera à penser ». Dernière information très utile : le rapport entre l'écriture journalistique et l'écriture littéraire. Le journaliste prend l'exemple du livre sur Cuba. Est-ce la demande du journal de couvrir la visite du Pape à La Havane qui pousse au livre, ou l'inverse ? C'est l'inverse. La rédaction d'**El País** profite des projets de Vázquez Montalbán pour en publier des premières feuilles. Si écrire pour le journal ne nécessite pas grand chose, l'écriture du livre c'est, dans son bureau, comme un champ de bataille avec des papiers partout.

Pour conclure, quels mots tragiques l'espagnol offrit au monde ? *Desesperado, guerrillero et Pasionaria*. J'ai envie d'ajouter le *torero* mais laissons le drame là où il est vrai, pour en rester au loufoque sabotage olympique : le héros classique des polars de Montalbán, qui pensait pouvoir se tenir à l'écart des Jeux olympiques qui le dégoûtent, est contraint de rechercher d'éventuels saboteurs qui captureront plusieurs otages. Quels JEUX ? Quel JEU ? Pour quels ENJEUX ?

JE, JEU , ENJEU

*lavez fortement la mort dans l'oubli
la mort dans l'eau des lotus, le soyeux
crépuscule annonçant la mort du vieillard*

L'écrivain barcelonais n'aurait pas aimé qu'on cherche la trace de ses derniers instants de vie, sous quelque forme que ce soit. Pas plus avec la question, qu'est-ce qui meurt avec Manolo ? qu'avec la question : comment a-t-il pu mourir à Bangkok ?

Manolo travailla souvent à créer un fossé entre sa vie et son œuvre tout en plaçant quelques passerelles pour aider à le franchir. Avec le risque, en passant d'une rive à l'autre, de tomber esclave de son imaginaire, pour cause d'abandon de ses droits sur sa propre identité. Non je ne parle pas latin. Des nombreux entretiens auxquels il participa, il ressort qu'il aime peu parler de lui tout en livrant quelques bribes de sa vie. Cette attitude, comme les autres de Manolo, n'a rien de frivole ou d'anecdotique même si parfois elle sent l'hypocrisie. Elle correspond à sa conception de l'art : par rapport à l'œuvre, connaître la vie de l'écrivain joue plutôt le rôle d'écran que d'éclairage. Peut-être a-t-il été marqué par sa relation en 1972 avec Salvador Dali dont il aimait la peinture sans pouvoir supporter vraiment l'homme ? Et voilà comment la biographie décide éventuellement d'éliminer la biographie...

Vázquez Montalbán ira donc répétant que sa vie, en tant que personne, présente peu d'intérêt, tout en apportant des éléments vécus manifestement à la base de son œuvre (*Le Pianiste* est le roman où il se livre à ce jeu de cache-cache avec le plus de constance). Dans la dialectique entre le JE et l'œuvre, le JE doit rester en retrait au profit de l'œuvre, quand d'autres écrivains font du JE la matière même de l'œuvre. Au cœur de cette articulation, nous trouvons le mot **ensimismamiento**.

Avant de le disséquer observons le seul usage du « Yo » dans les titres de Vázquez Montalbán : *Yo maté a Kennedy*. Ce « Je » fait face cependant à un autre plus indirect : *Autobiografía del general Franco* qui donna en français, *Moi, Franco*. Titres surprenants au possible ! Comment quelqu'un peut-il s'accuser du crime de Kennedy et comment cet anti-franquiste viscéral qu'est Vázquez Montalbán peut-il écrire l'autobiographie de Franco ? Preuve d'une bataille sévère, chez l'écrivain, entre le Je et le Nous ?

Or, après des années de gestation, l'hypothétique tueur de Kennedy signe la naissance de Vázquez Montalbán en tant qu'écrivain ! Ce « YO » est à la fois le cri de l'homme qui s'échappe de diverses prisons, et l'enterrement d'une part de cet homme. A partir de *Yo maté a Kennedy*, Vázquez Montalbán va jouer le rôle qu'il s'est fixé au détriment d'autres qu'il aurait pu jouer. Il restera poète mais romancier d'abord. Il restera communiste mais critique d'abord. Il restera journaliste mais écrivain d'abord. Etc. Il se décide à disparaître en tant que JE au profit d'un projet culturel social et global... où le JE dominera ! Il en a trouvé le moyen par l'assassinat annoncé d'un personnage politique majeur, Kennedy. Comment peut-il alors inventer un JE qui se décide à écrire la vie de Franco ? Pour assassiner définitivement son « je » personnel au profit du « JE » littéraire !

En conséquence Vázquez Montalbán n'écrira pas son autobiographie mais une mini-autobiographie sous un titre politique : *La littérature dans la construction de la ville démocratique*. Un chapitre a pour titre : « Entre la mémoire et le désir : confessions personnelles sur théorie et pratique littéraires ». Cette référence à la mémoire et au désir, dans un titre de chapitre où il propose quelques confessions personnelles, nous indique clairement que son autobiographie se trouve dans sa poésie dont le recueil s'intitule justement : *Mémoire et désir*. Incontestablement, la lecture des poèmes de Manolo nous permet d'aller à la source de toute son œuvre avec parfois la sensation folle que, dès 1972, l'écrivain savait tout ce qu'il allait produire.

Produire, donc écrire, pour Vázquez Montalbán, ça va consis-ter à lutter contre la littérature de ***l'ensimismamiento***. Il évoquera même le ***yoísmo*** de Baudelaire ! J'avoue mon embarras pour traduire cette expression qui dans un dictionnaire ordinaire donne « réflexion profonde, méditation ». J'apprends cependant qu'en Amérique il y a un sens figuré à ensimismarse : « faire l'important ». Ma grand-mère agricultrice disait de voisins prétentieux : « il fait le gros ». Dans mon dictionnaire de castillan je lis cet exemple : « *Se ensimismó en la lectura de mi novela* » que nous pourrions traduire : il se plonge profondément dans la lecture de mon roman. Drôle de coïncidence cette référence à la littérature vue sous l'angle du lecteur, alors qu'ici nous cherchons à la comprendre sous l'angle d'un écrivain ! Que dit donc Manolo dans son livre *La littérature dans la construction de la ville démocratique* ?

Dès la page 10 nous avons : « Quand nous parlons de la cité médiévale, nous nous référons à cet embryon de nouvelle scène de la tragédie de l'histoire, comme un centre de communication et *d'ensimismamiento* ». Manolo veut insister sur le fait que la ville crée les conditions d'un système de communication mais qu'en même temps, ces villes isolées les unes des autres ont une communication tournée vers elles-mêmes. « *Centros ensimismados* parce que les cités étaient des unités isolées qui avaient à se défendre, et pratiquaient une certaine culture autiste qui ne se perdit pas du tout, quand l'état nation centralisateur s'imposa ». Puis-je évoquer le terme nombrilisme ? (mon dictionnaire ne traduit pas le mot nombrilisme).

A la page 92 ***ensimismarse*** est là en référence à la littérature. Face à la situation de pouvoir totalitaire, la littérature, comme toute littérature normalisée, constate que le plus sûr c'est *ensimismarse* c'est-à-dire s'enfermer avec comme unique jeu, le maraudage verbal. Comment ensuite être capable de sortir de cet *ensimismamiento* ? De ce nombrilisme ?

A la page 149, quand Manolo arrive à ses confessions il écrit : « Cela me paraît évident - pour les écrivains qui ne sont pas *ensimismados* dans une littérature « linguistique », c'est-à-dire les écrivains pour qui ça compte de contrôler l'influence sociale et le caractère de leurs personnages - d'indiquer que les connaissances en sociologie et psychologie comme leurs dérivés et plus spécialement la psychanalyse, sont indispensables ». On vérifie là un fossé qu'évoque souvent Manolo entre les écrivains où le JE se tourne vers lui-même (souvent sous la pression de la société) et celle où le JE se met au service des autres. Inutile de préciser dans quel camp se trouve Vázquez Montalbán.

Cette opposition nous la retrouvons page 152 où la littérature *ensimismada* va jusqu'à se vanter (*vanagloriarse* qui dit bien la vaine gloire) d'être écrite, pour ne pas être lue ! Cette littérature naîtra en Espagne de l'échec du réalisme social. Puisqu'il devient impossible de s'adresser à la société, alors l'écrivain se tourne vers lui-même.

A la page suivante (154) nouvelle constatation de la présence de *l'ensimismamiento* qui devient un verbalisme liée au nihilisme, quand, les relativistes comme lui, usaient, eux, de l'ironie pour survivre. Page suivante, il évoque les écritures *ensimismadas* à côté des écritures hermétiques.

Comme ultime référence à cette notion je vais reprendre un texte éclairant sur Sciascia⁹. Il commence ainsi : « Sciascia frappa fortement ma conscience de lecteur grâce à trois œuvres qui m'arrivèrent successivement : ***Le contexte***, ***Todo modo*** et ***l'Affaire Moro***. Dans le panorama d'une littérature occidentale vantant majoritairement jusqu'à l'idolâtrie le langage *ensimismado*, ceux qui venaient d'une littérature interventionniste - c'est-à-dire d'une conscience d'écrivains se

⁹ voir *El escriba sentado*

sentant responsables d'une relative influence sociale et historique du littéraire - représentaient une découverte importante pour des alliances ».

Le lien entre Sciascia et Vázquez Montalbán ne se démentira jamais aussi nous avons là un moyen de bien différencier les deux positionnements littéraire que note Vázquez Montalbán : celui du JE qui se met en avant, face à celui du JE qui se met en arrière. Le passage de l'un à l'autre, Manolo a eu à le vivre dans sa chair, d'où la nécessité qu'il découvrit, de tuer une part de lui-même. Pas au nom de la pudeur, mais au nom du combat social qui restera toujours l'œuvre de sa vie. Dans les deux cas le JE reste présent, car même s'il est en arrière, il se trouve quelque part ! Et quand il est en avant, Manolo y voit l'effet d'une société qui bouche les autres portes de la littérature ! En dernier ressort, la société commande toujours et l'intellectuel, fort de cette conscience de l'obscénité du réel, doit se glisser parmi les hommes pour mener son propre combat, être la voix des puissants ou celle des vaincus. Dans tous les cas de figure, l'individu n'échappe pas à ce destin, celui d'être un parmi les autres qui représentent un peuple ou une multitude. La vanité n'y change rien.

J'avais donc observé dès le départ que dans **Milenio** Pepe Carvalho partait pour un ultime voyage devant résumer sa vie. Je ne sais pourquoi mais je n'ai jamais pensé Manolo capable de laisser une œuvre inachevée. Pourtant, quand on risque à tout moment de mourir d'un infarctus, comment ne pas risquer de laisser un roman en plan ! D'entrée, dans **Milenio**, Vázquez Montalbán rappelle qu'il avait annoncé ce roman à un journaliste 30 ans auparavant ! Aurions-nous pu être privé de cette volonté ? Rien, je veux dire aucun honneur, aucune corruption, ne pouvait le détourner de la route tracée. Et il arriva au bout.

Milenio, le seul roman en deux tomes et les deux tomes en une fois ! 800 pages pour un ultime voyage. Un touriste sait quand il revient, pas un voyageur. Quand Biscuter et Carvalho partent dans **Milenio** ils se donnent des faux noms : Bouvard et Pécuchet. Un clin d'œil à Flaubert. Je ne me suis pas posé de question sur ce choix. La réponse à ma non-question est pourtant vite venue : en buvant un vin inachevé, Carvalho le compare à des symphonies inachevées, à un roman inachevé : Bouvard et Pécuchet. Je ne me souviens plus trop de ce livre, par contre je me souviens très bien que Flaubert est la référence majeure de MVL, le Mario Vargas Llosa dont MVM a toujours dénoncé le néo-libéralisme. J'en suis sûr, Vargas Llosa nous laissera un immense roman inachevé. Parce que les génies sont plus forts que la mort ! J'ai lu les dernières lettres de Marx qui était en Algérie. Le 5 juin 1882, il écrit à Engels : « Pour me consoler de ma bronchite, le vieux Garibaldi m'a « immortalisé ». Naturellement, à partir d'un certain âge, il est tout à fait indifférent de savoir comment on « entre dans l'éternité ». »

Marx y est entré par une œuvre inachevé !

DIALOGUE 5 (Poésie)

Depuis le début, Pepe Carvalho va et vient comme s'il était connu du lecteur. Il faut tout de même un brin de présentation. Ce personnage de polar commence vraiment à s'intégrer dans le paysage littéraire en 1974 avec le roman **Tatouage**. Il finit, après de multiples enquêtes, en 2003 avec **Milenio**.

Pepe Carvalho et Vázquez Montalbán semblent avoir le même père (un Galicien prénommé José) d'où l'idée d'en faire des frères.

Yves s'interroge :

– Avec la découverte de Pepe Carvalho, je pense à un des signataires d'articles de notre journal : Pepe Carvalha. Un supplément spécial au numéro 69, en novembre 2003, il évoque étrangement la mort de Vázquez Montalbán. Tu t'en souviens ?

- A peine, aussi attends, je prends ma collection du journaux. (Après quelques pages feuilletées). - Tu as raison d'y penser, on va peut-être mieux retrouver les derniers instants de Manolo.
- Il parle d'un souvenir de voyage à Bangkok, où il rencontra une jeune espagnole, un poème à la main, qui tentait d'en vérifier les dires, observe Yves après lecture du texte.
- Je découvre que le poème fut lu à la soirée d'hommage par Joan Lluís Bozzo en tant que poème de Vázquez Montalbán qui disait « la poésie, la plus sévère école du réel » !
- Un choc terrible, mais un peu confus. Comme si la poésie annonçait par avance la mort à Bangkok, explique Yves un peu déboussolé. Tu te souviens de cet ami Montalbanais qui brûla *Happy end* en signe de deuil après la mort de Manolo ?
- *Happy end* est un livre de Montalbán. Comme Pepe avait l'habitude de brûler des livres, l'ironie voulait qu'on brûle celui-là, le jour de la mort de Manolo ! Pour la poésie, j'apprends qu'elle termine le livre « **Mémoire et désir, œuvres poétiques 1963-1990** ». On va la retrouver, j'ai l'édition espagnole vu qu'il n'a pas été traduit.
- « Le facteur n'appelle jamais deux fois / il voyage en Yamaha / et il sourit en ignorant/ que la distance permet à la mémoire d'accomplir nos désirs. » lit Yves dans l'article et il ajoute : c'est donc là qu'on retrouve la mémoire et le désir ? est-ce une bonne traduction ?
- Il est difficile de prendre quelques lignes de ce poème de huit pages. Toute l'œuvre de Montalbán est construite sur la dialectique qui va de la mémoire au désir mais ici intervient en plus la distance. Comment la distance peut-elle permettre à la mémoire d'accomplir ou d'empêcher nos désirs ? La suite donne peut-être une réponse qui passe par Conrad et Saint Augustin ! Et qui s'achève par la mémoire et le désir devenus inutiles.
- Il s'agit de mort ... glisse Yves.
- « Mais le voyageur / qui fuit tôt ou tard s'arrête / quand l'hypothèse du visage de la mort / se concrétise dans les limites de la première / patrie / le petit pays de ton corps réticulé ».
- Je me demande comment tout ça s'emboîte ! Où peuvent nous porter nos pas ?
- J'ai pensé à l'histoire or je devais m'arrêter à MEMOIRE !
- Et moi, après mon repos, puis-je être encore utile ?

MEMOIRE

*Je serai libre seulement en arrivant à Mémoire la cité
où habite ton unique destin*

Parce que petit à petit elle empoisonna sa vie, la question je me la pose : est-il mort d'une overdose ? Un produit pourtant si insignifiant ! M'allez pas chercher une quelconque drogue, il s'agit d'un modeste préfixe devenu chez lui comme une idée fixe. Nous l'utilisons en français dans décongélation, comme nous parlons de décolonisation, de démontage, de démobilisateur. Si nous commençons à parler en France de désamour je ne connais pas la démémoire.

La **desmemoria**, une forme d'oubli, hanta en permanence le bon Manolo qui se donna très tôt cet objectif macabre, il le dit lui-même, macabre : **payer ses dettes et enterrer ses morts**¹⁰. En conséquence, Manolo passa sa vie à rendre hommage à ceux qui lui permirent de devenir Vázquez Montalbán. On peut donc imaginer sans peine la dernière question qu'il ne peut se poser qu'à lui-même : ai-je vraiment payé toutes mes dettes et enterré tous mes morts ?

Le Lundi 24 Mars 2003, une nouvelle fois, il titre son billet d'**El País** : «Mémoire», mais quelle mémoire ? La lutte des classes traverse aussi la mémoire ! Il existe plusieurs mémoires dans les

¹⁰ Pepe reprend la même formule dans *Hors-jeu* page 249.

batailles médiatiques. D'un côté « le langage technique bâtard » tente d'occuper un lieu de la mémoire pour dire l'évidence du bien fondé de la guerre en Irak (mémoire commémorative). La différence entre une dictature et une démocratie tient à la différence entre l'effort que les autorités font ou non pour convaincre les citoyens. Une dictature croit son pouvoir issu de l'évidence tandis qu'une démocratie veut appuyer son pouvoir sur un consensus, peu évident au départ. Comment les dirigeants d'une classe minoritaire peuvent-ils gagner la conscience de la majorité ? En ce qui concerne la guerre contre l'Irak, les autorités utilisèrent un argument de poids : l'armée irakienne était la quatrième du monde et possédait des armes de destruction massive. Un mensonge parmi d'autres !

Face à cette mémoire conquise par les Chefs, et qui s'appelle Mensonge (qui parle de démensonge pour évoquer la vérité ?), il faut préparer une autre mémoire, celle des pacifistes qui ne devront pas oublier les noms des responsables de l'horreur, à qui ils devront demander des comptes.

Dans *l'Etrangleur*, à l'heure des comptes, l'étrange héros qui se prend pour un assassin fait le procès de la mémoire : « La mémoire, ce roman, cette culture privée, tout cela nous empêche d'être spontanément animaux, et je ne pense pas que l'entretenir nous ait été d'un quelconque bénéfice. Parfois, elle est si riche que chaque donnée réelle y trouve une référence perdue, si bien qu'elle finit par recouvrir tout le champ qu'aurait pu occuper la réalité ». Quand Manolo parle à la première personne il écrit : « La mémoire est un roman secret, enkysté en nous, que nous portons tous et que nous nous sommes racontés, avec l'aide intéressée des autres »¹¹. De la mémoire individuelle à la mémoire sociale, on passe aussi du voile sur le réel à son éclairage. « Chaque époque trouve les mots dont elle a besoin pour se voiler la face »¹² et chaque époque a besoin d'un Manolo pour déchirer le voile ! Pas question de faire ici la longue liste des mots-voiles qui bloquent notre réflexion : local, global, occident, orient, mondial, société civile, ONG etc.

Il m'arriva d'écouter le discours d'un homme dont je partage l'analyse de la réalité mais pas les solutions au problème car... après réflexion... son constat est faussé. Pierre Rabhi dénonce le pouvoir de l'industrie, les injustices du monde, la perte de sens de la vie, les destructions de l'environnement dont la cause est réduite... aux effets de l'industrialisation, ou aux mauvais côtés de l'homme. En conséquence, il peut dire que le combat essentiel pour sortir de l'ornière n'est pas contre les multinationales mais contre nous-mêmes ! En se changeant lui-même, l'homme changera la société ! Vieux débat qui repousse au second plan l'essentiel, l'homme est d'abord un être social, dans le sens où il est beaucoup plus le produit de la société, que le producteur de la société. E c'est même vrai pour l'écrivain le plus génial ! Les habits nouveaux du débat, sous l'égide d'une pensée religieuse plus ou moins évidente, ne changent rien au résultat : la lutte des classes n'est pas une invention de Marx mais une constante de l'histoire. Elle nous dispense de toute lamentation sur les infamies d'un adversaire qui ne fait que jouer son rôle (lamentation du genre : les médias sont pourris). Elle nous oblige à nous pencher sur nous-mêmes, non en tant qu'individus mais en tant qu'éléments d'un camp contre l'autre.

Vázquez Montalbán aura-t-il noté que le numéro d'*El País* qui contenait sa colonne *Mémoire*, proposait un article du *Monde* sur la mort de Lucien Bonnafé ? Ce psychiatre français fut un communiste un peu à la manière de Vázquez Montalbán mais les frontières entre disciplines et pays empêchent peut-être certaines rencontres potentiellement fructueuses. Le texte d'Elisabeth Roudinesco mentionne l'adhésion de Bonnafé au communisme (en 1935) et sa grande dissidence des années 1950, quand le psychiatre défendit la psychanalyse. Pour des raisons locales (le jeune Bonnafé s'activa dans ma région) et nationales (le lancement de la revue *M, mensuel, marxisme, mouvement*) il m'est arrivé de correspondre entre 1988 et 1991 avec cet homme

¹¹ *El escriba sentado* p.198

¹² Lit-on dans *Hors-jeu*

exceptionnel. Malgré ses multiples critiques adressées au PCF, il préféra rester dans ce parti que j'ai quitté. En 2003 son décès fut évoqué par les plus hauts dirigeants de son parti. « C'est avec une grande émotion que j'apprends la disparition de Lucien Bonnafé » dira Marie-George Buffet.

Vázquez Montalbán évoqua les psychiatres dans son livre *L'Etrangleur*. Un prisonnier se prend pour un autre et il affronte « les sorciers » de la psychiatrie comme de l'antipsychiatrie au point qu'il écrira lui-même le rapport sur l'évolution de son comportement. Livre étrange, qu'à ce jour je n'ai pas réussi à m'approprier. Si j'en appelle aux secours de la critique littéraire, j'apprends avec Marie-Claude Dana, dans *Le Monde Diplomatique* : « En connivence avec ses lecteurs, l'auteur dresse le bilan impitoyable et lucide d'un monde malade, en manque de références, souffrant d'un trop-plein de réseaux et de connexions, et d'une carence totale de repères véritables ». Qu'aurait écrit Bonnafé ?

De quelle connivence s'agit-il ? Si en effet les repères disparaissent (on ne sait plus qui est qui), si le monde apparaît bien malade, c'est pour en arriver où ? Le dos de couverture du roman se conclut ainsi : « Aujourd'hui, l'homme n'est plus révolté, il est fou ». Le dos de couverture de la traduction italienne préfère reprendre un passage du livre. Pour l'édition espagnole le texte de présentation me semble plus juste : « Le héros est peut-être le prototype de l'homme nouveau, solitaire, victime et témoin du principe que l'homme est un fou pour l'homme ? ». La question de la révolte n'y a pas de place.

« C'est le livre des clés » me dira mon ami René Merle.

L'Etrangleur, un roman à partir d'un film, est en effet un coffre-fort qui nécessite la quête et l'usage de multiples clés pour en découvrir l'intérieur. Il en est une que je maîtrise assez : celle du rapport au cinéma. Elle arrive en deuxième position, après le dictionnaire. Pour le héros : un film qu'il imite ou un film qu'il raconte ? Le cinéma nord-américain est pour Manolo la source de comportements quotidiens : pour fumer une cigarette, pour fermer une porte de voiture, des milliers de gens ont vu le geste avant de pouvoir l'exécuter. Aujourd'hui, dans les cours d'école, les gamins font exploser une joie factice après le but du footballeur, comme ils la voient à la télé.

La réalité passe par le filtre du cinéma qui devient une réalité qui filtre la réalité originelle.

D'où le rapport avec la clé précédente : « le langage est une ombre que la réalité a pratiquement expulsée de son sein ». Le langage mis en dictionnaire (il est sûr que la référence est liée à son expérience première de l'écriture, quand, pour gagner trois sous, lui et sa femme travaillaient pour les dictionnaires), est sans doute l'ombre de l'ombre alors que l'image

J'ai trois versions de *L'Etrangleur* et les trois ont la même peinture en couverture alors que d'habitude chaque pays adapte sa présentation du livre. Cette troisième clef nous apprend que « l'image de Curtis-DeSalvo n'atteint pas ce niveau supérieur, encyclopédiste, digne de la Renaissance, auquel on accède par l'acquisition de savoirs diversifiés et par le recours à la raison sur tout le territoire du comportement ». Avec Klimt, le peintre de la dite couverture, on découvre William Dieterlé (le nom d'un cinéaste nord-américain plutôt communiste). Ce William, l'étranglé, arrêtera le parcours du psy dont le malade a écrit le rapport.

Au total que trouve-t-on dans le coffre après son ouverture grâce à quelques clefs ? Le sens de la vie selon Manolo : la vieille lutte entre l'étrangleur et l'étranglé. L'étranglé c'est ici ce psychiatre trompé par l'étrangleur et en conséquence radié par les siens. D'où l'importance de la dédicace : « à mes victimes ».

D'où l'importance de l'étude des dédicaces ? Dans *le Prix* c'est « à Carmen Balcells qui n'y était pas ce soir-là ». Il s'agit de son agent littéraire présentée féroce dans le livre. Sarcasme de la dédicace ? *Galíndez* est dédié « à Rosa, au quinzième anniversaire de notre rencontre, in memoriam ». Qui est Rosa ? La dédicace de 1990, dans le livre sur Moscou : « à l'Union des écrivains de l'URSS ; à Ludmila, Jean et surtout Tania Pigariova qui me permirent de voir la Moscou que j'avais déjà lue ». Le premier livre, *l'éducation sentimentale* est dédiée à Ana et *le labyrinthe grec* « Pour Angel Zurita comme convenue ». *Meurtre au comité central* est dédié à « Josefina Sallès parce que c'est comme ça et à Javier Alfaya comme promis ». Pour *les*

Thermes nous lisons : « je dédie ce roman à Josep Padullès la personne qui, après Josep Solé Barbéra et Rafael Borrás, l'un et l'autre pour des raisons différentes, attend avec le plus d'impatience chaque roman de Carvalho ». Et enfin notons que le livre de poésie **a la sombra de la muchacha sin flor** est dédié à Ursula Andress. Les dédicaces sont donc plutôt rares alors que les citations d'ouverture sont presque systématiques. Manolo a donc des victimes ? Ou est-ce une manière d'indiquer qu'il est l'Etrangleur ? L'étranglé est l'arriviste qui est battu à la fin par un Etrangleur capable de se glisser dans sa peau ? En fait l'Etrangleur est aussi victime ... de lui-même et d'éventuels arrivistes. On s'y perd c'est sûr ! Mais, c'est tout aussi sûr, quand Manolo parle des globalisés, il parle aussitôt des globalisateurs, s'il parle des corrompus, il parle aussitôt des corrupteurs.

Les clés sont donc rassemblées. La dernière, celle d'Avril, une obsession de plus, n'indique-t-elle pas que les clés sont les obsessions ? Ne vise-t-elle pas à aider le lecteur à construire sa propre vision du monde ?

Un exercice pratique vient d'avoir lieu. Terenci Moix vient de mourir. Le dossier d'**El País** donne la parole à Maruja Torres (ami d'enfance de Manolo) qui dit en conclusion « Tu ne vieilliras pas ». Manolo achève ainsi sa contribution : « Ramon est mort. Ramon Moix est mort. » (Ramon était le vrai prénom de Terenci) Pour lui, pas de lamentations. Pas de phrases disant : « un écrivain ne meurt jamais ».

DESIRS

*Ce qui abrutit notre jeunesse c'est la peur du futur
et l'absence de futur comme espérance laïque.*

Comment a-t-il fait ? Le 17 mars 2003 aucun nom ne hante la colonne de Manolo intitulée « Demain ». Pour une fois, il parle du futur ? Un désir de futur ? Il se pose la question du futur du mouvement pacifiste et pour répondre il différencie les mouvements sociaux d'hier (l'esprit petit soldat) et celui d'aujourd'hui inventeur de nouvelles formes d'organisation ou de coordination.

Hier, avec la formule de Brecht « tu as deux yeux et le parti en a mille », impossible de jouer aux franc-tireurs jugés manipulables par le système. L'individu, noyé dans le collectif, est tout autant communiste que simple citoyen. Aujourd'hui les mouvements pacifistes se font en dehors des chemins classiques de la gauche traditionnelle : comment vont-ils affronter les profondes raisons adémocratiques dominantes comme la raison d'Etat ou les théologies de la sécurité pétrolière ? Vázquez Montalbán pousse à l'optimisme, mais pas l'optimisme que le 16 mars 2003, à Agen, Gilles Vigneault présenta, droit face à son public, aidé par trois jeunes musiciens. Le Québécois joue, chante, danse et trimballe la vie de tant de gens ! Il conte, raconte, dit et redit et le public est séduit. Vigneault chante la bonté d'un temps sincèrement chrétien auquel Manolo n'a pu croire, la bonté charitable. Vigneault chante son rejet du téléphone portable, trouve un moyen pour chanter au Japon, car il reste de ce monde pour l'amour et la paix. Il parle de son village comme du nôtre. Sa nostalgie combative, en trois petites notes de musique, fait tache d'huile. Son immense culture populaire qu'il a fait sien, nous transporte à cœur battant, à corps trouvé. L'écrivain John Berger aime répéter qu'il aime le peuple uniquement parce qu'il invente des chansons. La turlute – c'est bien la turlute ? – et ce rythme spécifique dont le nom m'échappe, conduit à la danse, au refrain et à l'émotion. A l'écouter, toute l'histoire de nos vies défile dans nos têtes. Si des artistes, en racontant leur vie, disent celle de tout un chacun, lui, raconte celle de tout un chacun pour assurer sa vie qui semble douce comme une chute de neige. Pour le rappel, il a repris Berlu. Faut-il y voir un signe ? Berlu est parti en riant, Berlu est parti en chantant, comme Gilles ? Pour présenter Berlu, Gilles indiqua que cet homme inventa la carte de crédit avant qu'elle n'existe (il reportait à plus tard le paiement de ses dettes). Il évoque le langage de la mer, les mouillures, titre d'une belle chanson de Félix Leclerc, il rappelle que se faire marcher sur les pieds est bien moins grave que de « se marcher dans la figure » qui signifie se mépriser soi-même.

Même si, d'après Maruja Torres, Manolo avait conservé le rire d'un grand gamin, son désir de futur n'avait rien de commun avec celui de Gilles Vigneault. Peut-être parce qu'il venait de la ville et le Québécois de la campagne ?

Pour son dernier nouvel an Vázquez Montalbán appela Carvalho et Biscuter à la rescousse pour qu'ils lui rapportent leurs dernières informations glanées en vue du prochain roman **Milenio** annoncé depuis si longtemps ! Il en ressort une odeur persistante de gaz et de pétrole. Les USA viennent de prendre le contrôle de deux gazoducs. La stratégie nord-américaine (Vázquez Montalbán préfère ce mot à étasunien) s'appuie sur l'islamisation de l'Asie centrale et les complicités turques. Les USA se doivent de bien gérer les 40 années restantes de réserve en pétrole même si on peut supposer que ce chiffre s'élèvera à 50 ou 60 ans avec les découvertes attendues. Une chose est sûre, il arrivera un moment où, la fin se fera sentir, comme parfois se fait déjà sentir le manque d'eau potable. Fort d'un tel savoir, quel désir de futur peut nous rester ?

Pour une fois, 30 décembre 2002 oblige, Vázquez Montalbán se laisse aller à une prédiction : « Même si la lutte finale n'aura jamais lieu, pour le cas où malgré tout elle surgirait, elle ne se fera pas entre le communisme et le capitalisme mais entre le capitalisme nord-américain et le capitalisme chinois ». La conclusion : « Le gazoduc complétera l'oléoduc qui ira d'Ouzbékistan

jusque en Turquie. Ayons un œil sur la Turquie. Carvalho et Biscuter ont pu vérifier que c'est un modèle pour les républiques islamiques ex-soviétiques et l'héritage de Kemal Ataturk sera filtré à travers une nouvelle version du Coran à la mode USA qui sera financée par la compagnie Unocal ou une équivalente, une version du **Coran** à laquelle Aznar, partisan de l'union des armes et des lettres, offrira les médailles de l'École des traducteurs de Toledo». Sarcastique toujours le bon Manolo !

Après le modèle iranien, après le modèle irakien qui servit à combattre l'Iran, voilà que les USA proposent le modèle turc ! Demain, qui sera là pour permettre la chute des islamistes turcs ? Les Israéliens ? Non, l'année nouvelle ne s'annonce pas plus heureuse que la précédente !

Sur le futur, les Soviétiques d'hier avaient une formule humoristique pour évoquer leur propre histoire : « Si le futur est toujours annoncé comme radieux et donc connu, le passé lui reste imprévisible ! »

La question du futur court dans toute l'œuvre de Vázquez Montalbán sans jamais être à la première place. **Il n'a rien à prédire vu qu'il a tant à dire !** Dire, c'est dire le présent, la conscience du présent, les turpitudes du présent etc. Parmi elles, ce communisme trompeur qui a été présenté pendant si longtemps comme le paradis possible grâce au futur radieux. Le rejet de cette illusion, qui fit tant de mal (l'illusion comme son rejet), incite-t-elle Manolo à être prudent sur le plan de la prospective ? Aurait-il pu écrire une science-fiction ?

Inutile, ce futur idéal appelé à la rescousse, pour telle ou telle bonne cause, mais avec le polar, le suspens du polar, Vázquez Montalbán ne mobilise-t-il pas le lecteur à partir d'une quête de futur ? Que va-t-il se passer ? Est-ce qu'on lit un livre pour connaître la fin ou pour le livre lui-même ? Manolo résout le problème en créant un détective ... qui ne résout rien. Il rétablit un lien dialectique entre le suspens qui a tout de même un rôle dans la vie (comme la quête de futur), et le suspens refusé en tant qu'attente du paradis. Un peu comme le rapport entre une recette et sa réalisation. Le plat tient surtout aux qualités du cuisinier et non à celles de la recette. Avec Pepe Carvalho, l'enquête compte plus que le dénouement ce qui n'interdit pas de travailler le dénouement.

L'avenir de notre société n'entre dans aucun livre et ne met en œuvre aucune recette. Avec **le pamphlet de la Planète des singes** (un anagramme de signes) Manolo nous pousse vers une démarche de résistance plus que de révolution : il faut empêcher le mal plutôt que de prôner le bien car le bien a perdu son sens alors que le mal est là présent. Cette analyse en terme de bien et de mal évite la posture moralisatrice pour celle du philosophe sceptique.

Que peuvent les désirs contre les pulsions romantiques (celle de Semprun adhérent au PCE), ou de ruptures psychologiques (celle de Claudin quittant le PCE) ? La pulsion romantique progressiste est-ce la religion du futur, ou le futur comme religion ? Que peuvent les désirs contre les religions ? Voici la formule clef d'une religion du futur chère aux commu-nistes orthodoxes : « mieux vaut se tromper avec le parti, dans le parti, que d'avoir raison hors de lui, contre lui ». Retour à la phrase de Brecht sur les yeux qui voit ou ne voit pas.

Y compris cette religion du futur dans sa version des Lumières françaises. Le romantisme prolonge ce mouvement des Lumières dont une des caractéristiques, la confiance dans le progrès, alimenta le communisme sous contrôle du Parti. Manolo aime reprendre la liste des romantiques chère à Argullol : l'amoureux, le somnambule, le démoniaque, le nomade, le suicidaire, le sur-homme, comme si elle pouvait lui dicter tout ce qu'il n'avait pas à être donc à désirer.

Le futur ce n'est pas le Castro d'avril 2003 qui organise « la razzia contre l'opposition politique que le gouvernement cubain a décidé de provoquer ». Manolo emploie le mot razzia (qu'il écrit avec un « z » alors que mes dictionnaires lui donnent deux « z ») issu de l'arabe algérien pour caractériser, de la part des colonialistes, la stratégie de guerre des nomades contre les troupes françaises en 1840.

Castro s'en prend à ses dissidents et Manolo tient à en rendre compte en quelques lignes. Il mettra en avant le nom de Raul Rivero et le nombre de 70 journalistes ou dissidents passant en procès. Conséquence : le face à face entre les prisonniers talibans enfermés dans la base de Guantanamo et les dissidents enfermés à La Havane semble répéter l'histoire de la guerre froide. Pour Vázquez Montalbán, Castro semble oublier un des éléments de la nouvelle dialectique : le refus du manichéisme. Le Catalan rappelle en cette occasion que le sens critique des temps présents est asphyxié par les manichéismes les plus dépassés, ceux venant de la guerre froide. En conséquence, la répression anti-démocratique est devenue une répression anti-démocratique d'où qu'elle vienne, de « l'Empire du Bien », celui qui se nomme tel, à savoir les USA, ou de « L'Empire du Mal » celui de ce petit pays qui s'accroche à une dialectique usée et devenue provinciale et unidimensionnelle.

La référence à la dialectique est la source du trait d'humour du Vázquez Montalbán d'aujourd'hui : l'écrivain vérifia qu'à la Havane, même les portiers des night club (terme du billet) savent dire : « Camarade, nous vivons dans un pays où il y a beaucoup de dialectique ».

La position prise par Vázquez Montalbán ne peut nous étonner : elle est décrite dans un livre de 700 pages qui prouve que, dès les années 60, il resta à distance respectable du « modèle » castriste. Moi, j'ai grandi avec Jean Ferrat ; j'ai aimé son disque, enregistré au retour de son voyage à Cuba avec la chanson, **cuba, cuba, cuba si !** A ce moment-là, je ne connaissais rien de la dialectique propre à Manolo et seulement, avec les années 80, j'ai appris à aimer Cuba sans l'absoudre des impasses mises en place par le régime. A cause de la répression engagée en cette année 2003, des amis de Castro vont se sentir obligés de prendre, eux aussi, leurs distances avec le régime. Je n'aime guère cette expression « prendre ses distances » qui transforme une question historique en problème géographique, mais elle a le mérite de laisser planer du « vague » qui convient à la situation. Peut-on confondre les réactions de l'Argentin Almeyra, du Portugais Saramago et de l'Uruguayien Galeano qui désapprouvent les décisions prises par le régime castriste ? Guillermo Almeyra (**La Jornada**, 20 avril) rappellera son engagement aux côtés de Cuba, dès 1957, ce qui lui coûta un temps en prison. Il rappellera ses protestations vieilles déjà de dix ans. Il propose trois thèmes de réflexion ordinaires par rapport au sujet :

- 1) Comment combattre la contre-révolution fomentée par l'impérialisme ?
- 2) Quelle relation entre les politiques répressives et l'objectif final du socialisme ?
- 3) Comment allier pragmatisme politique, indispensable à la gestion d'un pays, et principes généraux ?

Cette position rejoint celle de Vázquez Montalbán.

Eduardo Galeano resta plus longtemps un fidèle de Castro. Cette fois, (**Brecha** 18 avril 2003), il s'autorise une critique en appelant à la rescousse Rosa Luxembourg et son combat pour la liberté. Il peut ainsi renvoyer dos à dos la social-démocratie et le communisme officiel qui représentent les deux « trahisons du socialisme ». Qu'est-ce que la trahison ? Vázquez Montalbán emploie rarement cette notion pourtant si fréquente dans l'église communiste. Peut-être parce qu'il se situa toujours en dehors de la croyance ?

Aujourd'hui, Galeano accuse Castro de trahison et les amis de Castro lui rendent la politesse avec plus ou moins de politesse.

Un homme volera au secours de Castro, Heinz Dieterich Steffan, le 19 avril dans **Rebellion**. Sa réponse est simple : pour résoudre une situation concrète, les grands principes sont de peu de poids. « Pour agir face à un problème concret, on a besoin d'une éthique matérielle c'est-à-dire une éthique avec des contenus, et non des axiomes formels et abstraits. »

Comme toujours, la réplique force le trait : les axiomes défendus par Galeano seraient ceux de Sharon qui, lui aussi, est un amoureux de la liberté de la presse ! Et Dieterich précise qu'en citant Luxembourg, « la liberté est toujours la liberté de l'autre » c'est donner la liberté à Hitler ! Eduardo Galeano tenterait un faux compromis inconsistant entre un diagnostic et une thérapie.

Après la réplique cinglante à Galeano, Dieterich dénoncera dans la foulée Saramago, acte moins essentiel mais indispensable. Saramago est accusé du même mal : vivre dans le royaume des

axiomes abstraits. Pour se moquer de l'écrivain, Dieterich indique : « C'est l'Évangile selon Jésus, pas du point de vue de la victime (...) mais du point de vue de l'intellectuel princier s'abritant dans la forteresse des vérités métaphysiques abstraites ». Dieterich écrira :

« Le futur de Cuba n'est ni dans le type d'institutions de la civilisation bourgeoise, ni dans le contrôle de ses élites corrompues. Son futur est dans l'ouverture vers la démocratie participative postcapitaliste et d'elle ne parlèrent ni Galeano ni Saramago. Comme dirait Lénine : un pas en avant, deux pas en arrière ».

Cette réponse signifie-t-elle un nouveau tournant dans la réflexion sur la démocratie ? Non, car le même Dieterich, penseur de référence de Chavez, apportera de dures critiques, en décembre 2007, au projet de nouvelle constitution vénézuélienne, et subira à son tour les insultes des défenseurs de Cuba.

Quittons les plages polluées des argumentations tordues pour les quelques lignes perdues de José Saramago. « Disentir » sera son verbe. « Peut-être que diverger conduit à la trahison mais faut-il encore le démontrer avec des preuves irréfutables ». Il revient lui aussi au thème de la trahison mais il se contente de deux faits : les condamnations sont disproportionnées et si elles ne le sont pas, pourquoi le chargé d'affaire des USA à la Havane, l'autre partie de la conspiration qui entraîna l'exécution à mort de trois personnes, n'a-t-il pas été expulsé ? « Cuba a perdu ma confiance, a blessé mes espérances, a détruit mes illusions ». José Saramago fait juste quelques constats et que le débat se poursuive ... sans lui.

Quel désir de futur, en 2003, traverse au dernier moment la tête de Manolo ? Faut-il démissionner du futur comme Salvo Montalbano veut démissionner de ses fonctions ?

Pierre Lepape déclara au sujet de Manolo : « De nos jours, il faut avoir le futur chevillé au corps pour être déjà communiste, alors qu'on n'en finit pas de s'apitoyer sur ceux qui le sont encore ». Manolo avait le futur chevillé au cœur. Mais pas le futur indifférencié. D'où sa question : « Le futur ? oui, mais pour qui ? ». La lutte des classes, au cœur du système économique, conditionne aussi notre rapport au futur.

DIALOGUE FINAL

Manolo a beaucoup appris en marchant, et a beaucoup marché en apprenant, pourtant, et c'est ce qui a frappé Yves, il semble avoir fait du sur-place !

– Louis, si je t'ai bien compris, les derniers instants de la vie de Manolo ne furent en rien différents des premiers ?

– Sauf qu'il est facile de cerner les derniers instants, une fois le décès intervenu, alors qu'on n'arrive pas à cerner la date des premiers ? J'ai la sensation que Manolo n'a jamais cessé de commencer ! Mais voilà, comment continuer ?

– Tu parles pour nous, car Manolo devait savoir clairement, quand il est devenu Manolo sans que lui, au contraire, puisse déterminer la date de clôture de son histoire !

– Sa naissance, il la doit à **Triunfo**, à son épouse, à la prison, à la période qui va de 1962 à 1970. Je ne pardonne pas à Gregorio Durán, dans son texte **Montalbán posthume**, d'avoir pris au premier degré la formule de Manolo « Contre Franco nous vivions mieux » afin d'en montrer le ridicule, alors que Vázquez Montalbán lui-même dans le livre sur **Pasionaria** qui divisa les deux hommes écrit : « Manuel Sacristán, lorsqu'il rédige la préface d'**Histoire et vie quotidienne** d'Agnès Heller, souligne que l'intérêt de l'auteur pour le quotidien résulte de la désillusion face à l'absence d'une nouvelle Europe de gauche après l'effondrement du fascisme. Et de citer Thomas Mann à propos de l'épuisement « de l'époque moralement bonne », où la lutte collective contre la déshumanisation nazie a insufflé aux hommes le sens du communautaire, des objectifs historiques, et de la solidarité morale. Bien des années plus tard, j'ironiserai moi-même sur le désenchantement

des antifranquistes après la mort du dictateur : « Quand on luttait contre Franco, on vivait mieux ». »

– Tu veux dire que Gregorio Durán n’a rien compris à l’ironie de Manolo et qu’il faut être catalaniste étrange pour écrire, « Carvallo » à la place de Carvalho ?

– L’ironie est un art qui supporte mal la mise hors contexte. « L’ironie c’est la reconnaissance sentimentale de l’impuis-sance de la raison » aimait répéter Manolo qui est « parti » loin de tous, tout en restant au milieu de tous. Il fut l’enfant d’un contexte qui disparaissait plus vite que lui-même. L’uniformisation était contraire à toute son existence.

– Chez les zapatistes je pense qu’il a aimé le cri de révolte réduit au minimum : « aquí estamos ». Simplement : « nous sommes là », nous n’avons aucune leçon à donner à personne, nous ne sommes le modèle d’aucune révolution, nous doutons de notre doute. Nous sommes là et que chacun, soit présent là où il est. Ainsi disparaît la notion de destin.

– Pasionaria, Le Che, Staline, Hemingway autant de destins. Manolo, l’homme à l’impossible autobiographie n’avait à raconter l’histoire d’aucun héros. Il était là seulement, là partout, mais là sans autre devoir que celui de constater.

– Avec Galíndez sort-il pour une fois du constat pour reconstruire une vie d’homme ?

– Pas du tout puisque Galíndez n’éclaire rien. Manolo n’a jamais aimé les pionniers, les avant-gardes, les éclaireurs. Aucun paradis n’est possible.

– Je comprends : il n’avait rien, seulement « une plume », et le constat est là, il est devenu un membre de cette jet-set qui lui faisait horreur ! Qui peut se payer le luxe de mourir dans un aéroport ?

– Cette contradiction était visible à la soirée d’hommage qui résume Manolo. En regardant la scène, sur la droite sa famille au cœur de sa poésie, sur la gauche les institutions au cœur des autres écrits, avec Jordi Pujol en tête, le même Jordi Pujol qui était largement égratigné dans le dernier billet de Manolo, et au milieu quatre personnes, Rosa Régas, José Saramago, Raimón et Joan Tugores. Saramago indiqua qu’il venait de changer la dédicace de son prochain livre. Plutôt que d’écrire à la mémoire de Vázquez Montalbán il écrira : *A Manuel Vázquez Montalbán, vivant*, dédicace que l’on trouve en ouverture de son **éloge de la lucidité** qui aurait tant plu à Manolo.

– Dans de telles cérémonies, je crains souvent que les jeunes projettent sur les anciens leurs propres fantasmes, leurs propres peurs de la mort.

– L’heure de fuir ne sonne pas deux fois.

– Manolo aurait aimé avoir deux vies. S’il est « parti » en achevant le voyage de Carvalho et Biscuter, il aurait voulu avoir aussi le temps de raconter la jeunesse de Pepe quand il était aux USA, ce qu’il vécut en 1970, comment il revint à Barcelone et surtout son mariage avec Muriel et la naissance de sa fille (alors que parfois on a plutôt la sensation que c’était un fils). Cet autre roman, il le voyait en relation avec *Maria Hitler* une pièce de théâtre écrite en 1984 pour Radio National d’Espagne. Dans *La Jornada* du 27 novembre 2000, il avait avoué que les deux romans sur le jeune Carvalho il les écrivait « caiga quien caiga » (quoi qu’il arrive). A la fin de *L’homme de ma vie*, Pepe présente ainsi ce passé : « Il n’avait plus dit « je t’aime » depuis son premier amour, pour cette femme insupportable avec laquelle il avait même été marié, dont il ne voulait même pas se souvenir, parce que son souvenir signifiait revivre ses pires années d’animal domestique ». Pourtant Manolo voulait infliger à Pepe ce travail de mémoire ! Plus tard, à un lecteur qui lui demandait s’il ne préparait pas un livre avec Camilleri, Manolo annonça qu’une rencontre était prévu le 20 juin 2003, à Brescia, pour relancer l’idée d’une large entrevue mutuelle. Et dire que je n’ai pas retrouvé le livre de la rencontre de Rome ! Bref, Manolo est parti avec des tonnes de projets.

– Mais alors, les derniers instants de Vázquez Montalbán c’est pour demain, quand reviendront en nos souvenirs ces livres imaginaires à écrire, et non pas en 2003 quand ces projets s’évaporerent au rythme d’un boléro. Nous avons raté notre rendez-vous ! Lui est resté entre le marteau et l’enclume en sachant que les deux sont aux ordres du même forgeron ! Il a toujours

nagé à contre-courant ce qui suppose de lutter contre deux adversaires, sa propre fatigue et le courant. D'où la déprime, d'où le besoin de faire la fête et de manger pour oublier. Et le cœur, il n'aime pas... Nous...

– Nous, nous pouvons lire Pablo Tusset et ce livre au titre amusant : ***Ce qui peut arriver de mieux à un croissant***¹³. Nous pouvons lire le Chilien Roberto Ampuero, écrivain talentueux, qui se bat pour faire connaître Manolo dans toutes les Amériques. Nous pouvons lire son fils Daniel Vázquez Sallés où nous croiserons à la fois la cuisine et le cinéma. Et enfin, jusqu'au 16 mars 2008 un détour par Barcelone permet de découvrir une expo qui, en s'appuyant sur le voyageur et le gastronome, nous dit beaucoup sur l'écrivain barcelonais. Plus simplement, on peut lire en France la traduction du livre de Joan Sans Sicart (atelier création libertaire) par Rita Pinot avec la préface de Manolo. Lui le communiste invitait à lire les mémoires d'un anarchiste !

– Bref, l'idée de derniers instants, c'est du pessimisme ?

– Pessimisme de l'intelligence et optimisme de la volonté, voilà une belle formule gramscienne pour nous donner rendez-vous sur tous les fronts de la lutte démocratique.

Vázquez Montalbán invite Sciascia

(décryptage d'une simple bande magnétique imaginaire)

juin-juillet 1995

« Depuis que le cinéma existe, n'en doutez pas,
la réalité imite l'art. »

(une prof à l'adresse de Carvalho dans *Les Cendres de Laura*)

Manuel : Je t'ai surtout invité pour que tu me démontres comment tes romans ont pu passer à l'écran en si grand nombre ? Même ton dernier livre, petit parmi les petits livres, a été l'occasion d'un film

Leonardo : Ma seule nouvelle sur l'Espagne, *l'Antimoine*, s'est aussi retrouvée sur les écrans ! A ce qu'on m'a dit, le film est bon ! Je ne peux que me sentir heureux. Si tu n'as pas eu ma chance peut-être faut-il rappeler qu'en Espagne vous n'avez eu ni Rossellini, ni Rosi, ni Gian Maria Volonte. Cette rencontre entre mes romans et notre cinéma national n'a d'ailleurs rien d'original : toute notre littérature se trouve sur les écrans. Ne vient-on pas de sortir le *Pereira* de Tabucchi moins d'un an après sa publication ! Et Francesca Archibugi, notre belle Francesca n'a pas oublié sa Toscane – Tabucchi n'est qu'un toscan absent – pour filmer le livre de Federigo Tozzi : **les Yeux fermés**.

Manuel : Tu penses que mon œuvre n'est pas en cause, la seule coupable, serait l'idiotie de notre cinéma espagnol ?

Leonardo : Pas si vite. Perdrais-tu l'espace d'un instant le sens de la nuance ? Chaque cinéma occupe une fonction nationale : c'est la règle de son existence. L'Espagne, n'ayant pas été plus industrielle que l'Italie, n'a pas eu ce vecteur pour lancer son septième art. Elle n'a rien trouvé comme instrument de substitution.

Manuel : Leonardo, je coupe ton exposé pédagogique pour te dire directement ce qui m'enrage. Dans tes écrits, le cinéma frappe par son absence or, dans les miens, il sert de pivot et pourtant le celluloid t'honore et moi non ! Espagnols ou pas, les réalisateurs pourraient tenir compte de ma particularité. Pour *Galindez*, je leur indique moi-même qu'ils pourraient trouver un acteur à la Humphrey Bogart et pour Pepe Carvalho je propose le genre Gregory Peck.

¹³ Livre publié chez Michalon

Leonardo : Je sais tout cela et je te soupçonne même de préférer le cinéma à la littérature, ce qui m'attristerait, tu t'en doutes. Tout de même, la littérature ...

Manuel : Ne sors pas pour moi, ton couplet sur Stendhal qui nous informe plus et mieux que tous les livres d'histoire avec sa *Chartreuse de Parme*. Les livres, existant surtout pour ceux qui lisent, jouent un rôle modeste. Tandis que le cinéma ... Si les films n'avaient comme spectateurs que les lecteurs, si tu veux – on fermerait toutes les salles. Par le cinéma, on apprend à tenir une cigarette, à ouvrir une portière de voiture, à déguster un apéritif, à se pencher et à faire l'amour. Jusqu'à la façon de rire qui est conditionnée par les images de film ! Hollywood a inventé par exemple le rire tonitruant du méchant, le sarcasme en acte. Mais ne cherchons pas à juger de l'importance de tel ou tel art, pour en revenir au sujet.

Leonardo : Tu t'égares mon frère, tu t'égares. L'Espagne te monte à la tête et le cinéma nord-américain embrume tes yeux. Dans tes livres, quand c'est pas Bette Davis et Joan Crawford, on croise Charles Laughton ou la Rita Hayworth de *Gilda* puis Eleonor Parker et enfin Belmondo dans *A bout de souffle*. Je dis «enfin» pour te rappeler que tu es surtout cinéma US. Outre-Atlantique le cinéma avait une ambition toute trouvée : être l'histoire même d'un pays sans Histoire (et une histoire absente n'a donc pas de coupables). Les forces dominantes y sont si puissantes qu'elles peuvent se payer le luxe de montrer les cruautés de leur propre pouvoir. Cet art est donc devenu convaincant dans le monde entier. A seize ans, pour moi aussi le cinéma des USA était TOUT. Dans l'Italie fasciste, de tels films me permettaient d'entrevoir le monde dans ses contradictions, ses richesses et ses beautés. Quand j'ai lu que Cary Cooper et Charlie Chaplin signèrent une pétition en faveur de l'Espagne rouge de 1936, j'étais encore plus enthousiaste. Tu n'étais pas encore né Manuel... Cependant, tout ceci ne me convainquit jamais que le cinéma avait une importance cruciale.

Manuel : Pour le cinéma français, n'oublie pas ma mention de *Providence* de Resnais qui m'a appris à boire du vin blanc ! Pour le cinéma US, t'épuise pas à me montrer l'éternel double jeu de la démocratie nord-américaine ; j'en sais long sur le sujet. Ils ont l'ombre et la lumière alors que des Français ne veulent avoir que les Lumières et les Espagnols les Ombres. C'est vrai, ils vénèrent davantage l'acteur qui joua David Crockett que l'homme historique. Leurs villes fantômes de l'Ouest apparaissent souvent comme des décors de cinéma, abandonnés. C'est vrai, ils débarquèrent en Sicile en 43 pour apporter la liberté ... et conforter la mafia. N'étant pas l'art de l'apparat, le cinéma nord-américain sert bel et bien l'art de l'apparence. En Europe, l'expression "c'est du cinéma !" a une connotation péjorative. Aux USA, le réflexe se produit à l'inverse. Quant à l'Espagne, quel acteur a-t-elle donné au monde sinon les listes des toreadors et des danseuses de Flamenco ? Je connais bien les deux dossiers et ce n'est pas sur les pistes que tu me proposes qu'il faut chercher une explication à ce phénomène : les cinéastes me boudent. Peut-être faudrait-il plus sérieusement interroger le rapport entretenu par nos dictateurs respectifs avec l'art cinématographique naissant ?

Leonardo : Ta façon discrète de m'inciter à parler de Mussolini ne m'étonne pas. Je te soupçonne d'avoir une théorie sur les rapports entre le Duce et le cinéma. Admettons que les efforts du Duce en faveur du cinéma aient servi le cinéma italien en général et par conséquent le cinéma des lendemains de 1945. Il resterait à expliquer pourquoi notre Duce jugea bon d'appuyer le développement de ce moyen de propagande que votre Caudillo aurait négligé ?

Manuel : Je n'ai pas d'a priori. Je cherche. J'observe. Je t'ai fait venir car nous nous faisons pleinement confiance et que, ta modestie dut-elle en souffrir, je te sais fin connaisseur de nos Espagnes. Je sais aussi qu'en te rappelant tes succès au cinéma tu n'y verras pas la moindre ombre de jalousie. Simplement, il faut remonter aux efforts du Duce en faveur du cinéma pour comprendre la vigueur du néo-réalisme mais je veux bien ne pas en rester à ce lieu commun. En ce qui concerne Franco, sa médiocrité peut aisément expliquer sa méfiance vis-à-vis du cinéma. Il faut cependant ajouter que le cinéma lui-même, évoluant à grande vitesse, cet art devenait plus dérangeant pour les idéaux fascistes de 1950 que pour ceux de 1930. Pense à tous les Espagnols qui

allèrent à Perpignan voir les films pornographiques qu'en effet le régime ne pouvait tolérer en Espagne. De pornographie en politique, tout le cinéma passa à la trappe. Mussolini mourut bien avant de pouvoir découvrir les films de Pasolini que je ne classe pas dans le genre pornographique ce dont tu te doutais

Leonardo : Peut-être le mal du cinéma espagnol révèle-t-il le mal d'Espagne, je veux dire la malchance éternelle de ce pays. Le cinéma ne crée rien se contentant de donner une valeur culturelle à l'industrie (pour l'Italie il sut donner quelques valeurs à la paysannerie). Voilà pourquoi j'en reste aux valeurs de la littérature. Le cinéma sert uniquement de miroir. Que chaque pays se regarde dans ses films et il y découvrira ses traits cachés. Ecris-tu des romans pour jouer ce rôle de miroir, pour suppléer les faiblesses du cinéma de ton pays ?

Manuel : Mon personnage fétiche, dont les initiales sont par jeu PC, Pepe Carvalho, se veut un observateur. Il joue essentiellement la fonction de l'œil extérieur qui se promène dans les travers d'une société. Mais comment suppléerait-il le cinéma ? En rien. J'en reste à cette simple observation : le Commissaire Maigret, Rouletabille, Sherlock Holmes tous ont un visage cinéma voire plusieurs. Le corps importera toujours plus que le mot. C'est un peu comme si les metteurs en images voulaient faire payer à Pepe les aveux qu'il passe souvent : il se veut pur produit du cinéma, du détective privé qu'on croise en particulier dans le cinéma nord-américain. Ils n'aiment pas cette franchise. Parfois j'en suis réduit à l'imaginer en Colombo.

Leonardo : Avant d'évoquer avec plus de précisions le cinéma des USA, restons-en à mon Italie. J'ai noté toute l'attention que tu portes à Monica Vitti par exemple et je suis sûr que tu penses surtout à elle dirigée par Antonioni dans *Deserto Rosso*, Lion d'Or à Venise en 1964. L'angoisse existentielle. Monica étant née en 1931, elle appartient à ta génération. Et dans *l'avventura* tu as, dès 1959, de quoi réfléchir au roman policier et à la façon de le pervertir ou de le subvertir.

Manuel : Les divas, ah ! les divas. Comment fais-tu pour les oublier ? J'admets ton sens de l'observation mais permets-moi de noter que ton histoire de génération n'a rien de sérieux. J'ai aussi aimé une diva plus âgée : Alida Valli et d'autres aussi ...

Leonardo : Tes obsessions ne sont pas en carton, Manuel ! Par cette Diva tu veux en revenir au cinéma anglo-saxon. Carol Reed symbolise bien les Britanniques quand il dirige Alida dans *The Third Man* mais en même temps, il s'inscrit dans cette tradition nord-américaine du mort dont il faut trouver le coupable. Quand as-tu vu ce film de 1949 Palme d'Or à Cannes ? Indirectement, n'est ce pas Alida qui te poussa un jour vers Prague ? Et Prague, est-ce la ville qui te fis douter du socialisme des pays de l'Est ? Dans le film de Carol Reed je me demande encore ce qu'y faisait le vieil Orson Welles qui aimait tant l'Italie, y compris celle des condottieri, dont il pense qu'elle a produit des génies pendant que la Suisse produisait des coucous.

Manuel : Tu exagères, Leonardo : tu dis partir vers l'Italie et tu te retrouves aux USA ! Pourquoi ne pas retenir *Senso* de Visconti où Alida fut superbe ? Ce film de 1954, c'est celui de mes premières émotions de jeunesse. Alida en comtesse avec toute la tendresse que Visconti avait pour l'aristocratie. Alida en comtesse patriote avec toute la tendresse que Visconti avait pour les démocrates. Et le cynisme partout ! Tu te souviens, Leonardo, tu te souviens, Alida folle d'un double désespoir et forte d'une prestance adorable. Le désespoir devient intenable quand la seule porte de sortie te pousse vers un autre désespoir, quand les cicatrices ne produisent que des plaies. J'ai moi aussi souvent frôlé l'amertume. Comment se relever d'un amour mal placé ?

Leonardo : Deux ans plus tard, deux ans après *Senso*, à dix sept ans, tu es allé voir Alida dans le film d'Antonioni, le même Antonioni qui te feras découvrir Monica Vitti. Avec toi, tout déplacement nous ramène au point de départ. Mais laissons *il grido* et le pauvre ouvrier Aldo pour nous retrouver d'accord autour de Greta Garbo même si dans *Ninotchka* elle symbolisa une jobardise russe peu à notre goût.

Manuel : Tout déplacement nous ramène au point de départ ? Pourquoi dans mon premier poème ai-je eu envie de parler de John Gilbert et de Greta Garbo qui s'aiment de manière tendre, respectueuse et impossible ? Pourquoi avoir pensé aussitôt après à Jean Harlow ? J'étais en prison

à Lerida et les vamps nord-américaines étaient les seules capables de me faire rêver ? Jean Harlow était pourtant mort avant même ma naissance ! John Gilbert et Greta Garbo me ramenaient à 1927 avec *Flesh and the devil* (La chair du diable). Clarence Brown reconnaîtra ensuite qu'en tournant ce film les deux acteurs tombèrent profondément amoureux ce qui facilita sérieusement le tournage ... Entre ces désirs naissant du rêve et ma mémoire enracinée autour du *Bar Moderne* de mon quartier où les gitans perdaient parfois le *duende*, je devais chercher l'espoir. Mais là n'est pas la question du jour. Tu me fais perdre les objectifs de cette rencontre : pourquoi le cinéma espagnol ne fait presque rien de mes œuvres ? Nous n'avons encore rien dit de ce cinéma !

Leonardo : Je n'en ai rien dit car toi-même, dans tes livres, tu fais silence sur le sujet. Même s'il arriva que Biscuter, dans le bus le conduisant en France, soit contraint de regarder *Des Espagnoles à Paris*. Tu fais même semblant de croire que le cinéma espagnol est fâché avec la littérature, or, dès 1924 n'a-t-on pas un réalisateur, Benito Perojo, que seconde un prix Nobel, Jacinto de Benavente, pour la réalisation de *Para toda la vida* et *Más allá de la muerte* !

Manuel : Je t'arrête : aux origines de notre cinéma les toréadors remplacent les romans ! José Buchs se sert en 1924 de José García Algobeño comme Fernando Delgado usa de Marcial Lalanda en 1928 dans *Viva Madrid que es mi pueblo* ! Parfois l'utilisation des toréadors est tempérée par le recours aux opérettes.

Leonardo : Une chose n'empêche pas l'autre et Florián Rey peut utiliser l'opérette et le célèbre *Lazarillo de Tormes* dès 1925.

Manuel : Si tu parles du livre incontournable...

Leonardo : Plus tard Luis Buñuel, existant par Pérez-Galdós, tourne *Nazarin* et *Tristana*.

Manuel : Ma jeunesse fut marquée par *Lazarillo* mais par le livre, pas par le film ! A chacun sa jeunesse !

Leonardo : J'avais cinéma tous les soirs à Racamulto ! Même au théâtre, il y avait des projections les samedis et dimanches. Dans ma ville de 18 000 habitants le muet est resté plus longtemps qu'ailleurs et je ne m'en suis pas plaint. Maintenant, avec l'âge, les images me fatiguent énormément. Elles ne m'éclairent plus rien.

Manuel : Avec l'âge tu est resté accroché à ta Sicile comme moi à ma Barcelone. Tu appartiens aux campagnards, Leonardo, tandis que moi je suis un urbain, tu m'entends, un urbain et je sais qu'avec le cinéma une civilisation a basculé. Si mes œuvres ne trouvent pas une place au soleil des images, que restera-t-il de mon travail ?

Leonardo : Les troupes nord-américaines débarquant en Sicile en 43 c'était partout des hommes marchant comme Gary Cooper ! Bien sûr, une image porte jusqu'aux gestes les plus quotidiens et les plus précis, elle alimente la mythologie moderne quand elle est martelée comme nous le voyions. Bien sûr, on croit que les USA sont une vitrine sans philosophie qui veut seulement magnifier l'apparence. Je te connais assez Manuel pour savoir que ta finesse t'empêche d'oublier cette philosophie authentique, que tes voyages aux USA t'ont sans doute permis de saisir. On l'a dit « utilitariste ». Tu te sers d'ailleurs des philosophes en question ce qui fait que la société de demain aura plus besoin de tes livres que des éventuels films qu'ils pourraient susciter.

Manuel : L'un n'empêche pas l'autre. Tu viens de le reconnaître : le futur nous importe. J'ai peur d'une nostalgie du futur. En attendant, le présent passe par la démarche de Gary Cooper et je vise forcément le présent. Le cinéma, et surtout le vôtre en Italie, me semble un cinéma de l'actualité pleine et entière. Il pèse donc sur l'évolution du monde. Il ne fait pas que l'évoquer. **II Portaborse** de Luchetti dénonçant la corruption a plus fait pour bousculer l'Italie que l'œuvre de Consolo, pour citer un Sicilien.

Leonardo : Vicenze Consolo qui n'a sans doute aucun espoir de voir un de ses romans passer au cinéma, Vicenze Consolo le Sicilien qui tout en quittant son île a su en garder la force, Vicenze Consolo écrit à la fin de *Nottetempo casa per casa* : « *Andiamo, andiamo al cinema. Ho bisogno di svuare* ». Son héros et ses amis vont au cinéma pour se "changer les idées"

comme disent les Français et que vont-ils voir ? *I lavoratori del mare* qui n'est autre chose que la mise en image du roman de Victor Hugo : **les travailleurs de la mer**. Déjà en 1919 une adaptation d'une œuvre littéraire ! Quand on sait l'admiration de Pedro (le héros du roman de Consolo) pour Hugo, on se demande s'il va pouvoir se changer les idées ! Le film est oublié depuis longtemps (sauf si un romancier le sort de l'ombre) quand le roman reste.

Manuel : M'importe ce qui change, non ce qui reste ! Je ne doute en aucun cas des pouvoirs de la littérature et tu sais très bien que je ne succombe pas aux sirènes de l'urgence, aux ordres du présent, aux faux principes de l'actualité. As-tu déjà essayé de découper un papier avec des ciseaux tenus dans une seule main ?

Leonardo : Pas vraiment.

Manuel : Avec une seule main, c'est une catastrophe. J'écris tous azimuts pour remplacer l'utopie globale d'autrefois, par une action globale capable de promouvoir une utopie concrète. Cette action globale a besoin de deux mains bien différentes : la littérature et le cinéma. Pourquoi t'acharnes-tu à fixer une hiérarchie entre ces deux mains ?

Leonardo : Parce que cette hiérarchie existe : je viens de te donner un exemple : on va au cinéma pour se changer les idées, pour passer un moment. Mais bon, je comprends ton souci, aussi reprenons la réflexion au point de départ. Qu'est ce qui ne colle pas entre ton travail et le cinéma ? Tu es conscient que les USA ont imposé une norme : au cinéma, l'histoire doit avoir une fin heureuse même si la notion de "fin heureuse" peut être élastique. Galíndez qui me semble ton roman le plus cinématographique a une fin contraire à ce désir conscient ou inconscient chez tout réalisateur. Martin Scorsèse tournant *la dernière tentation du Christ* met une dernière tentation heureuse dans la tête du Christ pour sauver sa production. Toi, non content d'évoquer une sombre complicité nord-américaine dans un meurtre injuste, tu redoubles la dite faute des services secrets, ce qui provoque la perpétuation de l'injustice. C'est trop pour un film !

Manuel : Il y aurait donc inadéquation entre les critères actuels du cinéma et mes œuvres sauf à tomber dans un cinéma "art et essai" qui justement n'a que faire du genre policier. J'ai pensé à cette hypothèse : n'est-il pas plus simple de filmer les décors de mes romans, à savoir les actuelles rues de Barcelone, que de reconstituer, avec costumes à l'appui, le cadre du *Guépard* ? De plus, on trouve tout de même des réalisateurs – même aux USA – qui refusent de succomber aux lieux communs de la fin heureuse. Si *Danse avec les loups* ne peut s'empêcher de montrer le génocide indien avec en dernière image une note d'espoir, de réconciliation et d'amour, un dernier film contre la stupidité des jeux télévisés *Quiz Show* montre que même après une dénonciation, les salauds gagnent. Ta justification de mon échec par mes fins malheureuses ne suffit sans doute pas.

Leonardo : Sauf à espérer qu'un réalisateur européen s'empare de tes romans. Un britannique comme Ken Loach, vient d'utiliser Barcelone et la guerre d'Espagne pour un film en 1995. Un fait exceptionnel. Donc quel Espagnol pourrait imaginer Pepe Carvalho en chair et en os ? Pedro Aldomovar ? Je ne veux pas te faire rire. Vicente Aranda ?

Manuel : Tu as vu le film adapté du roman où j'envoie Pepe à Madrid : *Asesinato en el Comité central*. Et je sais, Leonardo, tes efforts pour faire traduire ce roman par ton éditeur Sellarío. Le Barcelonais Vicente Aranda a mis Pepe Carvalho dans la peau de Patxi Andion avec en second rôle la belle Victoria Abril. Je suis sûr que ce film a permis une grande diffusion de mon roman et peut-être même a contribué à ma première traduction en France. Je n'ai rien à reprocher à cette tentative si ce n'est le fait que ce ne fut... qu'une tentative.

Leonardo : Laissons le film d'Aranda pour continuer le tour d'horizon des réalisateurs possibles. Carlos Saura ? J'admets que son *Cria Cuervos* aura frappé profondément des milliers d'esprits, d'autant que, réactivé par la chanson *Porque te vas*, il pouvait mieux s'inscrire dans les mémoires (Carlos Saura utilisera le même procédé avec *Ay Carmela* !).

Manuel : Né en 1932, Carlos appartient à ma génération et il appartient à Huesca – ville aux arcades dont le principe est cher à ta réflexion – un peu comme j'appartiens à Barcelone. Mais là où je mets l'économie en action, lui tourne autour de psychologies diverses. Si les faits privés lui

permettent de déboucher sur des destins collectifs, ces destins restent moins clairs que les personnages. Par mon écriture je n'appartiens pas – disons – au monde de l'angoisse existentielle. Chez Carlos l'entrelacement des temps provoque la confusion quand chez moi ils doivent provoquer la clarté. Sa réalité multiple devient inextricable. La mienne tout aussi multiple ne révèle ni solutions types, ni morale évidente mais je n'évite pas de pointer des responsables.

Leonardo : Tu viens de mentionner le mot "économie". Mon monde s'affronte aux lois de la politique (qui souvent ne sont pas des lois authentiques) alors que dans le tien les lois économiques portent une grande part de la douleur sociale.

Manuel : T'étonnes pas Leonardo : en Europe ton pays est l'exemple même du pays politisé.

Leonardo : Je fais cette remarque en passant, pour noter à côté de nos ressemblances, cette autre différence qui a peut-être quelque chose à voir avec la question qui nous occupe.

Manuel : Oui, le cinéma préfère le plus souvent garder les enjeux économiques en toile de fond, enjeux qui sont les enjeux même du cinéma. Art industriel, il passe par le producteur, nom qui ne manque pas de cynisme pour désigner le financier. Mais tout ceci n'empêche pas le souvenir de Gary Grant faisant le joli cœur autour de Catherine Hepburn. Il faudrait même chercher le nom des villes du monde popularisées par le cinéma. On croit avoir débarqué à Damas quand on y arrive pour la première fois or on a simplement en tête des images d'*Aladin et la lampe merveilleuse*.

Leonardo : Aucun film ne rendra ta Barcelone. Tu citais le *Guépard* : y retrouve-t-on le paysage de ma Sicile ?

Manuel : Une campagne, aussi typique soit-elle ne peut crever l'écran qui sera toujours trop étroit pour embrasser la vue d'ensemble. Un site urbain s'enferme dans un plan comme une sardine dans sa boîte. Visite des studios de cinéma : on y construit des rues, pas des champs, et si *le Pont de la rivière Kwai* s'y trouve, on reste sidéré par son aspect minable.

Leonardo : A t'écouter, je pense tout d'un coup que la force de l'urbain au cinéma a sans doute assuré le succès de l'automobile. Pepe a-t-il sa propre voiture ?

Manuel : Parfois il utilise une vieille Renault 11 achetée à crédit. Comme il est temps de passer à table remettons à plus tard la réponse à cette question et à d'autres plus importantes, comme celle-ci : Berlusconi n'a-t-il pas su porter attention à la télé comme le Duce au cinéma ? Quel film veux-tu évoquer pour conclure les débats de cette journée ?

Leonardo : En guise de mise en appétit pour une rencontre future je veux bien évoquer un film français de 1926, un muet de Marcel L'Herbier : *Feu Mathias Pascal*. Michel Simon débutait dans le rôle de Pompon et Ivan Mosjoukine tenait la première place. Suite à cette projection j'ai eu envie, jusque vers mes vingt ans, de devenir réalisateur. Bien sûr, plus que Marcel L'Herbier je voyais Pirandello. Mais surtout, j'ai retenu qu'avec le muet, l'image devait tout faire. Sans le secours de la parole, le film devenait un merveilleux instrument du rêve. Depuis, on a eu le parlant, la couleur et maintenant les effets spéciaux... Sans nostalgie, je me demande : qui aura le courage de revenir au muet en noir et blanc ? En attendant ce jour improbable, passons à table : pour continuer le partage.

Après un repas bien soigné, les deux amis promirent de se revoir les jours suivants pour poursuivre ce dialogue.

II

Leonardo : Lana Turner vient de mourir. Tu le savais Manuel ? L'imposante blonde a quitté le monde. Moi, j'ai écrit jusqu'au dernier jour et en particulier cette *histoire simple* qui a été aussitôt mise en images. Elle, en ce 1 juillet 1995, n'était plus sur les écrans depuis longtemps. Etrange comme les femmes vieillissent mal au cinéma alors que les hommes passent mieux la barrière de l'âge !

Manuel : Laisse tranquille Lana Turner. Le quotidien français *Le Monde*, à sa manière élégante, évoque son *avantageuse plastique* Je préfère *El País* parlant du bout de ses seins (los pezones) toujours cachés mais toujours prêts à surgir des dunes du décolleté (el escote). Rien à voir avec la mort récente de notre immense Lola Flores.

Leonardo : Nous ne sommes pas là pour parler chanson ! Ne t'en déplaise, pour en revenir à un sujet de notre conversation, je t'indique que Lana Turner fit d'un roman, une œuvre plus connue que son auteur.

Manuel : Allons-y, parlons *del cartero siempre llama dos veces*. On y voit un détective comme je les aime, un rebondissement final parfait et une interpré(ten)tation idéale de Lana Turner. James M. Cain ne pouvait rêver mieux. Le puritanisme étasunien avait de quoi calmer ses troubles sexuels. En l'occurrence, le cinéma montrait plus que l'histoire impossible des USA, son histoire fantasmée.

Leonardo : Nous sommes en 1946 et tu sais très bien qu'en 1942 Lucchino Visconti, à partir du même roman, sortit son premier film : *Ossessione*. Comment peux-tu réduire ainsi un tel roman ? Clara Calamai jouait celle qui sera ensuite Lana Turner. Déjà le néo-réalisme malgré Benito. Que de belles coïncidences n'est-ce pas !

Manuel : Quand on évoque Lana Turner on ne peut rien déduire, ça serait dommage ! Nos chers cinéphiles espagnols ont également évoqué le film *Cautivos del mal* réalisé par Vincente Minnelli, sans doute un italo-américain comme Martin Scorsèse. En France, ils disent pour ce film : *Les Ensorcelés* et aux USA : *The Bad and the Beautiful*. Ah ! quel travail à réaliser pour comparer les traductions des titres de film ! On y découvrirait l'image commerciale de chaque peuple. En 1952, Minnelli fait ce film avec Lana Turner parce qu'il fallait prouver que les réalisateurs paient chèrement leur action. L'actrice, elle, n'avait rien à prouver.

Leonardo : J'ajoute que tes "chers" cinéphiles espagnols ont le sens du beau geste : ils sont les seuls à prétendre que le père de Lana était danseur et chorégraphe quand nous, Italiens, nous le faisons mineur tandis que les Français évoquent trois métiers : docker, mineur et courtier en assurance. Ce père meurt quand Lana est encore jeune : il est tué dans un hold-up qui a mal tourné indique l'élégant *Monde* qui ne précise pas de quel côté il était. Hold-up, pin-up, ça rime.

Manuel : Nos cinéphiles ont été les derniers à célébrer les vieux seins de Lana Turner emballés dans les mémoires refoulées et ils prétendent que son passage à San Sebastian a été un triomphe. "*Le concept de grande star*" lui allait comme un gant disait *El País* qui a aussi ses élégances. La femme fatale professait un immense respect pour la religion catholique. Laissons toute cette hypocrisie et reviens me voir pour parler d'Ava Gardner.

Leonardo : L'une comme l'autre inventent la *glamour*. Le terme a presque fait le tour du monde. Du premier sens étasunien, charme causé par les yeux, on est passé plus généralement à l'idée de séduction voire de fascination. Pourquoi Ava Garner serait-elle plus séduisante que Lana Turner ?

Manuel : Je ne crois pas à la séduction. Je la refuse même : fascination ressemble tellement à fascisation Bien sûr, on peut rester bouche bée devant une femme...

Leonardo : Peut-être pourrait-on évoquer les cheveux blonds comme éléments de la séduction ? Dans le *Labyrinthe* grec, quand Carvalho se trouve sous le charme d'une Française, tu parles de "*cheveux bruns miel aussi épais que le meilleur des miels bruns* » ; cheveux qui deviendront simplement « *couleur de miel* » à la fin. Plus loin, une des femmes dut sortir quelque chose des « *profondeurs de sa chevelure tire-bouchonnée* » et au moment où on évoque le tournage d'un

message publicitaire voici enfin la blonde à la mode Lana Turner : « *Je te veux proclama le garçon insulté qui essayait d'embrasser une blonde grande et mince* ». Faible ta description des cheveux !

Manuel : J'aurais pensé que tu aurais plutôt retenu de ce livre la proposition du Français à Carvalho : « *Je vous vois en Humphrey Bogart* » et la réponse de Carvalho « *Je n'ai aucune mémoire cinématographique. Je place Elisabeth Taylor sur le même plan que John Wayne Anita Ekberg ou la chienne Lassie ! Je serais même embarrassé de vous dire si c'est Elisabeth Taylor qui traverse toute l'Angleterre à quatre pattes en se fiant à son seul flair, dans **Courage Lassie*** ».

Leonardo : Après Galíndez présenté en Humphrey Bogart ce fut en effet le tour de Carvalho d'essayer la même comparaison ! J'ai surtout remarqué, suite à la réponse de Carvalho, le Français osa dire : « **La littérature et le cinéma nous aident à imaginer et reconstituer notre vie et notre mémoire** ». En réalité Manuel, n'est-ce pas là ta propre pensée qui sort de la bouche du Français ? N'est-ce pas toi également qui, dans un livre, te caches sous le nom d'Humphrey Bogart ?

Manuel : Voilà pourquoi, sans doute, le décor du bureau de Carvalho ressemble, toujours d'après le Français à celui d'un producteur de films de Humphrey Bogart. Passons à autre chose.

Leonardo : Je crois l'avoir noté dans notre précédent entretien, tu mentionnes toujours des films du temps de ton enfance (tu as dû les voir avec un peu de retard en Espagne) comme si le cinéma était conçu pour les jeunes, à l'âge où se fixent les comportements. Dans le **Labyrinthe grec** après **Le Courage de Lassie** film de 1946, Biscuter mentionne **Gilda**, un film policier ... de 1946 où Rita Hayworth avait été "remodelée" pour faire disparaître de son physique, son hispanité. Lana Turner avait eu simplement à changer son prénom pour cacher des origines juives. Le cinéma, pourquoi ne pas le voir comme instrument de normalisation de la jeunesse ?

Manuel : Peut-être. Pour Fuster, il serait allé au cinéma jusqu'au début des années 70 ! Un film, vu à ce moment-là, marqua la fin de ses amours. Le cinéma scande, pour les jeunes, leur histoire sentimentale. Disons qu'aujourd'hui, la vie sentimentale subissant les pires rebondissements, on va au cinéma à tous les âges. Quant à la normalisation, tu connais mon pessimisme qui m'incite à prendre la place d'un mort récent plus considérable que Lana, un mort qui nous renvoie à la littérature : Cioran.

Leonardo : Restons en 1946. **The Big Sleep** avec Humphrey Bogart et Lauren Bacall. Le scénario est de William Faulkner à partir d'un roman de Chandler datant de 1939. Et le réalisateur Howard Hawks. Philip Marlowe, le détective s'y active dans une action trouble. Tous les ingrédients n'étaient-ils pas réunis pour t'inciter à créer, bien plus tard, Pepe Carvalho ?

Manuel : Tu veux que je rende hommage à Raymond Chandler et tu as raison. Je lui dois beaucoup. D'ailleurs, dans ta chère Italie, ils ne s'y sont pas trompés puisqu'ils m'ont accordé le prix Raymond Chandler pour l'ensemble de mon œuvre. Six des sept romans de cet étasunien ont été traduits au cinéma ! Il est mort en 1959 en Californie après être né à Chicago dans l'Illinois, ça ne te rappelle rien l'Illinois ? Raymond Chandler m'obligea à aller au cinéma bien après les années 60. Peut-être que Pepe doit beaucoup au film de Robert Altman tourné en 1972 : **Le Privé** qui est une autre enquête de Philip Marlowe. En Espagne, on vient, en 2500 pages, de publier les œuvres complètes de Chandler ce qui permet de le retrouver dans sa complexité et en rapport avec son époque, grâce aux notes de Javier Comas.

Leonardo : D'où cette anomalie qui a inauguré nos débats : pourquoi alors que Philip Marlowe crève l'écran, Pepe Carvalho reste dans les livres ?

Manuel : L'époque des "privés" est-elle achevée au cinéma ? Comme celle des westerns ? Je repense, par je ne sais quelle association d'idées, à un film français de 1977 **Le juge Fayard dit le sherif**. Yves Boisset y faisait vivre et mourir un juge justicier à partir d'une affaire authentique. Je me souviens de ce film car les autorités françaises avaient obligé le réalisateur à remplacer le nom d'un service de barbouzes (le SAC) par trois bip, bip, bip.

Leonardo : Ah la censure ! Voici une histoire italienne de censure qui date de 1970. Ken Russell avait décidé de mettre dans le même film le roman d'Aldous Huxley **Les diables de Loudun** et celui de John Whiting **Les diables**. Présenté à Venise, il fut d'abord saisi en fonction d'une loi en vigueur qui concernait la violence et le mauvais goût des images. Puis un autre juge décida, au nom

des lois de l'art, de le laisser voir. Je considère qu'une société ne peut ni ne doit renoncer à un exercice réglementé de la censure, mais au point où nous en sommes, je suis partisan de son abolition totale pour qu'on touche au plus vite le fond de la pornographie et du sadisme. De ce fond, j'ai espoir que nous ressortirons plus forts à moins que les hommes ne décident de se complaire dans le rôle des chiens.

Manuel : Tiens, tu m'étonnes mon bon Leonardo ! Un brin de puritanisme ou un excès de légalisme ? Tu veux que tout soit soumis à la loi et qu'en conséquence l'Etat devienne notre père à tous. Faut-il te rappeler que maintenant l'économie commande l'Etat ? La connaissance des lois de l'économie est la clef de voûte des connaissances des hommes politiques sérieux de notre époque. Finis les chapeaux mous des avocats ou les péroraisons graves des pédagogues, à moins qu'ils ne défendent les intérêts de telle société anonyme ou expliquent les avantages de la loi du marché. S'il existe un public pour les films porno, aucune loi n'empêchera ce public d'atteindre son objet et vice-versa. D'où le problème pour les enfants, le soir, devant la télé, quand les parents regardent de tels films. On pouvait interdire le travail des enfants dans les usines (surtout quand des machines commencèrent à les remplacer) mais comment la loi peut-elle entrer dans les familles ?

Leonardo : En plus de la légalité, il faudra sans doute inventer enfin la responsabilité !

Manuel : Plutôt que de nous retrouver à l'ère des chiens, je pense plutôt à celle des singes. C'est une série de films qui m'incita à cultiver cette réflexion. Tu te souviens de **La Planète des Singes**, le film d'après le roman de Pierre Boulle et qui est sorti en 1967. On a eu ensuite **Le Secret de la Planète des Singes**, **Les Evadés de la Planète des Singes** etc. Des astronautes retrouvent la terre suite à un désastre atomique et les singes qui survivent, tuent tout risque de retour de l'humain qui créa les monstres de la Raison. Il faudrait s'interroger sur le succès de cette science-fiction. Face à tant d'errements passés, il nous faut réinventer la raison démocratique. Sur ce point, on ne peut pas céder.

Leonardo : Le traitement des animaux par le cinéma ! Quel sujet de thèse ! Le chien de traîneau et le singe de Tarzan, puis les dinosaures et les panthères noires, les pigeons et les requins, etc. Pour finir, **le Roi Lion**. Un des mérites de Disney, son harmonisation de la nature ! A crever de rire !

Manuel : Je pense souvent au cas de Disney mais revenons à ce que tu me disais à la fin de notre entretien précédent : le cas Marcel L'Herbier et ta découverte de **Feu Mathias Pascal**. Si tu as plutôt tendance à penser que le cinéma ne peut, au mieux, que faire connaître un livre, n'est-ce pas à cause de cette expérience qui tu découvres Pirandello ?

Leonardo : Suite à la projection du film, je me suis lancé dans la lecture de toute l'œuvre de Pirandello, et cette passion ne m'ayant jamais quitté, on peut dire que cette projection a été décisive dans ma vie, même si je peux supposer que j'aurais fini par croiser notre prix Nobel d'une façon ou d'une autre. De là sans doute mon envie d'écrire pour le théâtre, mais j'ai vu deux mises en scène de ma pièce **L'Evêque, le vice-roi et les pois chiches** et j'ai été dégoûté à jamais de cette expérience. Le metteur en scène prend trop de liberté avec le texte. Cependant, au cinéma, sans avoir presque jamais participé à l'adaptation de mes romans, j'ai apprécié les réalisations de Piétri (**A chacun son dû** en 1967) et de Rosi qui tourna en 1975 **Cadavres exquis**. Maintenant, Manuel, permet que je revienne moi aussi sur une question déjà évoquée : celle du rapport entre nos dictateurs et le cinéma. Pourquoi dans ton livre sur Franco, Marcial Pombo qui recueille son autobiographie reste muet sur le sujet ?

Manuel : Qu'as-tu relevé, lecteur exigeant ?

Leonardo : Une mention de Franco évoquant **Ballade pour l'après guerre** de Basilio Martin à cause du jugement de Carrero Blanco « *Ce cinéaste il faudrait le fusiller* ». Quant au mot "cinéma" je ne le trouve que grâce à la mention de Pombo sur Franco : « *il se masquait les yeux devant les séquences de cinéma trop poignantes* ». Par contre, dès le moment où ton Marcial Pombo fait sa propre conclusion je relève « *Pourtant c'était l'assurance, la maîtrise de soi qui devait exprimer ma démarche [celle de Marcial face à Franco] à la fois délibérément*

élastique et décontractée, dans la veine de l'Actor's Studio : d'ailleurs, James Dean n'aurait-il pas eu à peu près mon âge s'il ne s'était pas bêtement tué en voiture ? »

Manuel : Notations intéressantes. Il faudra qu'un jour je vérifie si tu n'as pas une lecture sélective. Serais-je donc obsédé par le cinéma fixateur des comportements ?

Leonardo : Et moi par le cinéma, outil de divertissement, vision qui était sans doute celle de... Franco. Ton Marcial indique en effet qu'à la fin, le Caudillo était si malade qu'il n'appréciait même pas la projection d'*Horizons lointains* au petit théâtre du Pardo.

Manuel : A croire cette indication, Franco semble s'être lui aussi arrêté tôt dans l'histoire du cinéma. *Horizons lointains* date de 1955 et ce film étasunien relate un défi de 1804, un défi qu'avait tout pour plaire à Francisco. Une expédition devait atteindre l'Ouest des USA malgré les Indiens. Lui, il arriva à Madrid malgré "les anti-espagnols" comme il décida de les nommer.

Leonardo : Des dictateurs, passons aux révolutionnaires et donc à mai 68. Une révolte vraiment inutile comme le pense Carvalho ?

Manuel : Je viens de lire avec retard le trajet que fit le Péruvien *Martin Romana* en Mai-Juin 68 (j'espérais lire davantage de notes sur Barcelone). L'auteur du roman, Alfredo Bryce-Echenique utilise Leopardi à haute-dose aussi les illusions tombent de haut dès ce moment-là. Certains attendront le recyclage des plus extrémistes pour comprendre que tout ne fut que farce. Pas question de nier les salubres remises en cause que produisirent de tels événements à travers le monde, et l'élan apporté aux progressistes, mais où pouvait conduire une telle grandilo-quence ?

Leonardo : J'ai remarqué que *Martin Romana* avait une passion commune avec *Marcial Pombo*, ils aimaient Pérougia. Sans doute à cause de l'Université pour étrangers ! Pour en revenir à l'essentiel, je crois que tu aurais préféré aux gesticulations, une mise en avant d'une perspective économique alternative au consumérisme. En Espagne, tu as vu se pointer le tourisme et tu as entendu les éloges reçus par Franco qui "fit décoller économiquement son pays" comme Pinochet masqua sa dictature derrière le "talent" qui lui permit de réduire la crise économique.

Manuel : Peut-être ai-je un peu trop lu Lefebvre quand j'étais jeune (depuis j'ai dit les limites du philosophe) mais je ne peux me défaire d'une idée simple : le capitalisme gagne moins par la répression que par l'intégration économique : tout le monde veut maintenant un air-bag sur sa voiture. La révolution ne doit plus combattre les fantômes mais promouvoir d'autres comportements (grâce à un autre cinéma). Alors que le socialisme voulait créer un homme nouveau en l'instituant, ce dernier nous l'avons en Occident or là-bas le système s'est effondré et chez nous il fleurit. D'où le retour au cinéma et à ses effets considérables. Sa beauté est démocratique, sa tristesse est industrielle. La beauté touche tout le monde et fortement, la réalisation suppose de plus en plus de fric. Bien sûr, la police n'est pas qu'un "fantôme" mais de grâce qu'on ne vienne pas me faire la morale en la matière.

Leonardo : Moi qui suis pour la loi comme base de la société, je sais que la Sicile souffre non pas d'un excès d'Etat mais d'un manque d'Etat. La Police est souvent absente là où elle devrait se manifester et présente là où elle ne sert presque à rien. Cependant, tu as peut-être raison et je comprends mieux pourquoi Carvalho n'a que faire de la police, se contentant de rappeler à son commissaire fétiche, qu'il travaille mieux seul, qu'eux en s'appuyant sur toute une institution.

Manuel : C'est dans la tête de chacun que se trouve la police la plus terrifiante. Le cinéma peut l'y inculquer mais aussi nous libérer. Aux USA cet art n'étant pas un jeu, il fonctionne sur les deux tableaux. A chacun de profiter de la poitrine de Lana Turner tout en s'en servant pour construire sa vie. Si d'une telle vision doit naître un complexe alors nos adversaires gagnent. Si au contraire nous y puisons des forces de joie alors, l'espoir laïque sans lequel rien ne nous fait homme, commence à vibrer.

Leonardo : D'où ta méfiance vis-à-vis de Luis Buñuel par exemple, cinéaste jouant trop de son art ? Carvalho l'évoque et Biscuter demande : « *C'est quoi le genre de conneries de Buñuel ?* » et Carvalho répond : « *- il fourrait des ânes morts dans les pianos* ».

Manuel : Le problème n'est pas dans cette scène mais que cette scène et ce cinéaste deviennent l'image du cinéma de l'Espagne. Quand Alfredo Bryce Echénicque veut citer un cinéaste espagnol il pense à Buñuel. Buñuel et Dali, tout en étant d'opinions opposées, jouent gratis dans la cour de l'intellectualisme. J'aime aussi délirer et dans *Sabotage Olympique* Carvalho ne s'en prive pas pour saboter un des instruments majeurs du conformisme ambiant : les jeux olympiques. Face à cette folle passion olympique, pourtant truquée jusqu'à la corde, et où le sport devient un marché, j'ai opposé une autre folie pas gratuite pour un sou.

Leonardo : Carvalho se fait payer sauf une fois ou deux pour aider des antifranquistes. Dans le monde actuel, la vie se paye cher. Dans son scepticisme voire son pessimisme, Carvalho cultive quelque chose de beau : il se lève tous les matins avec une ambition à réaliser. La littérature policière c'est le devoir de mener une enquête donc de livrer une bataille permanente.

Manuel : A évoquer cette fichue littérature policière, ta discrétion sur le cinéma, dans tes livres, n'oblige à développer une brève note que tu as donné dans *Noir sur Noir* et qui concerne ce sujet. "*Certes la littérature policière et les films qui en sont issus ont exercé leur influence sur la formation de nos préjugés* " D'une part je constate encore une fois que tu places la littérature avant le cinéma mais dans ce cas les deux se retrouvent avec un rôle négatif. Tu penses que cette littérature et ce cinéma incitent les citoyens, face à la mort d'un homme ou d'une femme, à soupçonner d'abord le conjoint de l'un ou l'autre, s'ils existent ?

Leonardo : Implicitement, je reconnais donc que le cinéma change les comportements ! Et que dans ces cas, il les change dans le mauvais sens ! Tout en étant favorable à un pouvoir réel des juges, il y faut certaines limites. Je faisais la remarque que tu cites quand j'ai senti que les juges abusaient, n'hésitant pas à arrêter des individus sur la base d'accusations sommaires chez les fans de cinéma. Cette nuance entre juges sous influence des autorités et juges sous influence des mœurs doit te paraître minime puisque seule compte la question : qui a le fric ?

Manuel : Non, ne me fais pas passer pour un marxiste attardé ne croyant qu'en l'influence de l'infrastructure. Le pouvoir économique n'engendre pas à mes yeux un type précis et clair de politique. Par contre tout refus de prise en compte de ce pouvoir engendre une contestation sans ambition. Marx a surévalué l'économique industriel car il a cru qu'il avait seulement une force technique (il vivait aussi sous le mythe du progrès). Il a donc pensé qu'il suffisait de changer l'orientation de cette force technique pour changer le sens social. Or c'est le sens de l'industrie qu'il faut revoir : l'Etat, même après les privatisations, reste finalement un énorme pouvoir économique sans être industriel.

Leonardo : Nous savons tous deux que les fascismes concrets que nous avons connus, ne sont pas nés uniquement de logiques économiques. D'où notre affectueuse connivence.

Manuel : Je repense tout d'un coup à Franco (en fait je l'oublie très peu). Il me semble que dans *l'Autobiographie* je rappelle que ce dernier a écrit un scénario de cinéma *Raza* où, à travers l'histoire d'une famille, il veut écrire son combat. Il utilisa un pseudonyme pour publier ce texte et José Luis Saenz de Heredia, un cinéaste, trouva que sous le nom de Jaime de Andrade se cachait Le Caudillo. On a du l'aider un peu. Le scénario est même devenu un film !

Leonardo : Je ne me souviens pas de ce passage qui aurait pourtant dû me frapper.

Manuel : Je repense aussi aux Actualités, le NO-DO. Partout dans le monde – du moins je l'imagine – le cinéma commençait par les Actualités. La télévision s'étant emparé de cette fonction, on a oublié leur existence. Qui le premier introduisit les Actualités au cinéma ? Pourquoi ?

Leonardo : Parfois, lois économiques ou pas, un seul homme peut changer le cours de l'histoire. En matière de cinéma, notre Mussolini est souvent évoqué en oubliant l'influence de son fils. Si Franco avait eu un fils peut-être la face de l'Espagne en aurait été changée ! Voyons un cas d'intervention du *Duce* sur un film sorti en 1934 *Vecchia guardia*. L'auteur, Alessandro Blasetti, fait l'éloge du fascisme en montrant combien *la Marche sur Rome* fut une apothéose. Pourtant, la censure bloqua le film ! C'est Mussolini lui-même qui, suite à une projection, en assura le succès et

même la promotion auprès d'Hitler. Il y avait donc *Le Duce* et ses acolytes, il y avait donc plusieurs fascismes, d'ailleurs Blasetti finira par s'éloigner du pouvoir au moment de la guerre d'Ethiopie.

Manuel : Une telle anecdote éclaire une nuance et pas à pas nous verrons l'œuvre complète. Il ne faut pas baisser les bras. L'anecdote est mère de l'universel quand on lui assure une vie sérieuse, mais je n'insiste pas sur ce débat, puisque c'est un des lieux de notre connivence. Je voudrais en conclusion revenir à l'année 1968. Plutôt que de lancer la révolution dans sa nouvelle direction, les événements de cette année-là précipitèrent le capitalisme dans sa nouvelle fonction, et il nous reste à profiter de cette vérité (celle du consumérisme promu par le cinéma) pour la combattre sans faiblir. La aussi, il est sans doute préférable de toucher le fond plutôt que d'espérer se raccrocher aux branches pourries. La remontée à la surface (seule raison de notre existence) se fera en pleine lucidité même s'il nous manque bien des lumières. Et je compte sur beaucoup de films dont quelques-uns italiens pour m'aider à respirer dans l'ambiance suffocante. Je compte aussi sur la gastronomie et il est justement l'heure d'aller y goûter. Passons à table pour rester inexpugnables.

Articles de journaux

Cette liste ne se veut pas exhaustive. Elle est très brève pour la partie espagnole et absente pour la catalane. Il faudrait un livre pour les mentionner toutes. Pour l'Italie, il s'agit d'un simple détour. Pour la France, j'ai essayé d'être plus large.

Pour la bibliographie, je renvoie au travail parfait des sites internet de Carlo Andreoli (en cinq langues : espagnol, français, anglais, italien, catalan) ou sur celui «officiel» de Montalbán.

Italien

Vázquez Montalbán, le feuilleton du mois de juillet 1992 sur les jeux olympiques, *La Stampa*

Vázquez Montalbán, le mie ricette immorali, *L'Espresso*, 30 août 1992

Sebastiano Messina, D'Alema tra Vázquez Montalbán e Camilleri, *La Repubblica*, 10.9.1998

Stefano Malatesta, Intervista a Vázquez Montalbán, Fiesta per Carvalho, *La Repubblica*, 16-09-1997 (au moment où il reçoit en Sicile le Prix Vittorini).

Vázquez Montalbán, *Quelle partita a scacchi tra il papa e Fidel Castro*, *La Repubblica* janvier 1998 (une semaine d'articles sur la voyage du Pape à Cuba)

Vázquez Montalbán, *Faro un libro con Camilleri*, *La Repubblica* 18/10/99

Vázquez Montalbán, Aquellos piratas globales, *Il Manifesto*, 15/09/2003

Andrea Camilleri, Da Montalbano a Montalbán, *Il Mattino*, 22-01-2005

France

1981

L'Humanité, Manuel Vázquez Montalbán, écrivain catalan, Louis Destrem, 12 octobre 1981

Le Figaro, entretien avec Florence Vidal (pas de date)

1987

L'Humanité (31 août 1987) Toutes les Barcelones possibles, Manuel Vázquez Montalbán

1988

Le Monde, **Rencontre** : Manuel Vázquez Montalbán et Pierre Lepape

L'Evènement du Jeudi : Manuel Vázquez Montalbán et Blandine Grosjean

1989, *Supplément spécial Libération*, Vázquez Montalbán, Zizi dans le Talgo

1990, Mensuel, *J'accuse*, 5 articles évoqués dans le récit.

Libération (28 juillet 1990)

Montalban et tu verras l'Europe, Entretien avec Vázquez Montalbán par Bernard Cohen (un de ses traducteurs)

Magazine littéraire, Mai 1990, Entretien avec Vázquez Montalbán de Jean-François Fogel

1991

Les Lettres françaises (janvier 1991)

Nous avons droit à une satisfaction infinie par Vázquez Montalbán

Libération (22 août 1991)

L'insupportable légèreté des coups d'Etat, Manuel Vázquez Montalbán

1992 (sans date précise)

Les Lettres françaises

La politique et le délit, entretien avec Vázquez Montalbán, par G. Tyras

Le Monde diplomatique

L'éthique de la résistance, Marie-Claude Dana

Le Nouvel Observateur (avril 1992)

Montalban : l'armée des hommes, Serge Raffy

L'Humanité-Dimanche (13 janvier 1993)

Enquête aux JO de Barcelone, François Salvaing

1994

Manuel Vázquez Montalbán, une rivalité insane et très saine, *Le Courrier international*, 17 mars 1994

1995

L'Humanité, 4 octobre

Un intrus dans les cimetières, Vázquez Montalbán (au sujet du film *Land and Freedom* de Ken Loach)

L'Humanité, (date inconnue) Pepe va droit au but, Claude Prévost, compte-rendu de *Hors-Jeu*
1996

Matricule des Anges :

Vázquez Montalbán, L'enfant populaire de Barcelone, Thierry Guichard ; Cabaret Marxiste, Christophe David

« Il est devenu nécessaire de repenser l'avant-garde » entretien avec Vázquez Montalbán

Charlie Hebdo (5 juin 1996):

Vázquez Montalbán : « Il faut faire le choix d'un discours politiquement incorrect », Philippe Val

Dessins de Wolinski

France Culture (6 avril 1996)

Entretien avec Antoine Spire pendant trois heures (notes personnelles sur l'émission)

Le Monde diplomatique (août 1996)

Qui a peur des catalans ? Vázquez Montalbán

Le Magazine littéraire (été 1996)

Les paradoxes de Pepe Carvalho

Vázquez Montalbán, entretien avec Gérard de Cortanze

Dit/il été 1996

En attendant les barbares par Vázquez Montalbán

Humanité-Dimanche (29-12-1996)

Gonzalez ou le pouvoir pourquoi faire, par Vázquez Montalbán

Le Monde (sans date précise)

Vázquez Montalbán, paysage après la bataille, François Maspéro

La Dépêche du Midi : Le détective passe à table, Santiago Mendieta (date inconnue : au moment du passage de Manolo à Albi)

Monde diplomatique (date inconnue)

Le bilan d'un monde malade, Marie-Claude Dana

Titre inconnu

L'étrangleur de dictionnaire, Vázquez Montalbán entretien avec Christine Ferniot

Lire, mars 1995, Les Espagnols n'en ont pas fini avec Franco, Paul-Jean Franceschini

Lire, juillet 1998, Rêves et utopies à Barcelone par Alexie Lorca

Lire, décembre 2000, Le polar se met à table, Christine Ferniot

2004

Le Monde 2, Juillet 2004 (au moment où Arte diffuse quatre épisodes de Carvalho)

Communiste, poète, auteur de polars, La plume dans les plaies, François Maspéro

Barcelone son amour, Michèle Champenois

Lui et Franco, Pierre Lepape

Un privé aux fourneaux, Jean-Pierre Quélin

Enquête de Carvalho, Jacques Baudou

Espagne

Vázquez Montalbán, *Barcelona, la ciudad inevitable*, *Cambio 16*, 20-05-91

Vázquez Montalbán, *En el día de la patria gallega*, *El País* juillet 1991

Vázquez Montalbán, *Yo acuso a la Santísima Trinidad*, *El País* 4/04/1998

Vázquez Montalbán, *Lacruz o el escritor que aplazó el favor del mar*, *El País* 15 mai 2000

Vázquez Montalbán, *La liga de los mediáticos*, *El País* 2 septembre 2003

Vázquez Montalbán, *El emperador es un canibal solitarios*, Rome, 30/5/02

María Toledano, *Variaciones (conocidas) sobre Vázquez Montalbán*, *Mundo Obredo*, septembre 2004

La Jornada, Mexique : articles de Vázquez Montalbán

Ronaldo y Cúper : ni perdedores ni ganadores, sino todo lo contrario (forme de pensée chère à Manol), pas de date.

La guerre o la paz del Perejil, pas de date

Populares o cristianos centrados : se necessita un nuevo humanismo, 21/11/01

Aznar y Berlusconi : vidas paralelas 14/11/01

Brasil : entre la adorable irreverencia y el futuro 19/06/01

No hay que pedir disculpas a los exterminadores, pas de date
El retorno de Marcos, 16/12/2000
Marcos y el estado de sitio, 11/05/2001
Sobre el intento de asesinato de Pepe Carvalho, 17/10/2000

Pour les préfaces,

un livre pourrait les contenir : voir le site vespito.net.

Autour du décès :

Paco Ignacio Taibo II, Manolo, el grafómano, La Jornada, 19/10/03
Cesar Guemes, Pepe Carvalho, de luto La Jornada, 19/10/03
Silvina Frieria, Muerte del padre de Pepe Carvalho, Pagina 12 19/10/03
Joan Tapia, Al periodista le gusta el subcomandante, el periódico, 19/10/03
Maruja Torres, Non è vero, il manifesto, 19/10/03
Alfonso Botti, el mundo senza Pepe, il manifesto, 19/10/03
Roberto Zanini, Memoria pubblica dell'antifranchismo, il manifesto, 19/10/03
Laurent Flandre, Quand Montalban nous parlait de la guerre et le ketchup , L'Humanité, 19/10/03
Michel Guilloux, La Catalogne, le sang et la farce, L'Humanité, 19/10/03
Luis Hernandez Navarro, Vázquez Montalbán : el imprescindible, La Jornada, 21/10/03
Gregorio Morán, Vázquez Montalbán, póstumo, La Vanguardia 1/12/03
Eduardo Haro Reglen, El que nunca traicionó, El País, 21/10/03